

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle br., 3 fr. 75.

N^o 157. VOL. VI. — SAMEDI 11 OCTOBRE 1843.
 Bureaux, rue Richelieu, 60.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 33 fr.
 Ab. pour l'Étranger. — 10 — 20 — 40.

SOMMAIRE.

Histoire de la Semaine. *Combat du Typhour. Mort du colonel Berthier. — Courrier de Paris. — Animaux nouvellement arrivés au Jardin des Plantes. Sept Gravures. — Les eaux de Vichy. Deux Gravures. — Un Ménage d'autrefois. Nouvelle russe, par Gogol, traduction publiée par M. Louis Viardot. (Suite et fin). — Galerie Victoria à Eu et salle de la Smaia à Versailles. Trois Gravures. — Baquet Typographique. Une Gravure. — Chronique musicale. — Rosa et Gertrude. Roman, par M. R. Topffer. (Suite). — Garde nationale du grand-duc de Gêrolstein. Dix gravures. — Bulletin bibliographique. — Annonces. — Canot de sauvetage laebmnersbte. Deux Gravures. — Correspondance. — Rébus.*

Histoire de la Semaine.

NOMINATION DE PAIRS. — Huit nouveaux pairs viennent d'être créés. La lutte assez vive et les résultats disputés des élections qui ont eu lieu ces jours derniers ont déterminé le cabinet à prendre cette fois en dehors de la chambre des députés les nouveaux hôtes du Luxembourg. Cette nécessité est fâcheuse, car quelque honorables que soient les noms de ceux-ci, toujours est-il que la pairie ne saurait beaucoup gagner en considération nouvelle à se recruter d'anciens députés vaincus dans la lutte électorale, et à ne pouvoir être rajeunie et vivifiée par l'adjonction d'hommes considérables de la chambre des députés. Espérons, pour la consolidation de nos institutions, que ces calculs de politique militante n'auront qu'un temps. En attendant, voici les noms des huit nouveaux personnages élevés à la pairie par ordonnances du 20 septembre

pour les services rendus par eux à l'Etat : M. le lieutenant général Fabvier; M. Jard Panvillier, conseiller-maire à la cour des comptes; M. Laurens-Humblot, ancien député; M. Legagneur, premier président de la cour royale de Toulouse; M. Mesnard, conseiller à la cour de cassation, ancien procureur général; M. Paulze d'Ivoy, ancien préfet; M. le baron Röederer, ancien préfet, et M. Rousselin, premier président de la cour royale de Caen.

ALGÈRE. — De bien déplorable nouvelles sont venues à la fin de la semaine dernière et au commencement de celle-ci de la province de l'ouest de nos possessions d'Afrique. Depuis un mois, l'effervescence qui accompagne toujours chez les musulmans le mois de Ramazan, qu'il est leur carême et leur temps de grande ferveur religieuse, se faisait sentir dans nos rapports avec certaines parties des populations éloignées du centre, et avaient même éclaté en insurrections partielles, aussitôt étouffées. Mais les 21, 22 et 25 septembre,



(Arabes dans le ravin. — Bois.) (Chasseurs d'Orléans et Arabes.) (Le Commandant Clère.—Le Docteur Berour donnant ses soins au colonel Berthier.) (De-filé suivi par la (Charge des chasseurs d'Afrique.) (Chasseurs d'Orléans. — Bois.)

(Combat du Typhour, d'après un dessin fait sur les lieux. — Mort du colonel Berthier.)

une colonne de 43 à 1800 hommes, commandés par le général Bourjoly, a été fortement inquiétée par plusieurs tribus révoltées des Flittas. Le dernier de ces jours, l'ennemi ayant redoublé d'efforts, et l'arrière-garde de la colonne s'étant trouvée serrée de très-près, le général jugea nécessaire d'envoyer pour la dégager deux escadrons du 4^e régiment des chasseurs d'Afrique, commandés par le lieutenant-colonel Berthier. Cet officier supérieur, travaillé, dit-on, depuis deux

jours, d'un pressentiment de mort, est tombé frappé d'une balle au cœur en conduisant ses chasseurs à la charge. Un combat acharné s'est établi sur le corps du lieutenant-colonel Berthier; les Arabes voulaient à tout prix l'enlever; nos cavaliers étaient plus disposés à se faire tuer qu'à abandonner le cadavre de leur chef. On se pressait, on se heurtait. D'un côté, c'était un fanatisme que rien n'effrayait, de l'autre un sentiment d'honneur qui s'exaltait par le danger. Cependant

le courage des Français semblait au moment d'être trahi : un Arabe avait saisi le corps par la tête, il allait la couper et fuir avec son trophée sanglant, quand un chasseur descend de cheval, s'empare d'un des pieds de Berthier, tue l'Arabe d'un coup de feu, enlève le corps de la mêlée, et le rapporte à Mostaganem, où les honneurs funèbres lui ont été rendus.

A côté de la scène que nous venons de décrire, s'en passait une autre non moins dramatique. Le 9^e bataillon de clas-

seurs d'Orléans, entièrement séparé de la colonne, venait de former le carré, et se battait corps à corps avec l'ennemi. Près d'un buisson gisaient une dizaine de cadavres revêtus de l'uniforme français, et à côté d'eux une vingtaine de blessés; une triple rangée de cadavres habillés de burnous formait une ceinture autour du carré. Toutes les baïonnettes restaient fixées au fusil. Au milieu de tous, un homme était debout, calme et impassible; c'était le commandant Clère, atteint depuis une demi-heure d'une balle qui lui avait traversé le genou. Heureusement le général Bourjolly arriva avec un bataillon, et dégagea les chasseurs d'Orléans, qui du reste ne perdirent pas un pouce de terrain. Les coups de fusil n'ont cessé qu'au bivouac, pour recommencer le lendemain.

Nous avons eu dans cette course vingt-huit hommes tués, quatre-vingt-dix blessés.

Pendant ce même temps, le 21 septembre, un chef indigène qui s'était toujours montré très-dévoté vint prévenir le lieutenant-colonel Montagnac du 15^e régiment léger, commandant le camp de Djennama-Ghazouat, prêt part de la côte sur la frontière du Maroc, qu'un détachement des troupes d'Abd-el-Kader et ce chef lui-même étaient à peu de distance dans la montagne, assez mal accompagnés, et menaçant sa tribu d'une razzia. Le cas venait demander protection. Le point d'honneur l'emportant, et d'ailleurs les renseignements étaient bien précis, le lieutenant Montagnac sortit aussitôt avec 450 hommes, savoir : 500 du 8^e bataillon des chasseurs d'Orléans, et 60 du 2^e régiment de hussards.

Les hommes comptaient sur une absence de sept à huit heures au plus, et avaient laissé leurs sacs au camp. La colonne marchait sans défiance; un peloton de hussards à l'avant-garde, la compagnie de carabiniers à l'arrière-garde, le reste des troupes au centre, lorsque tout à coup, près de la bouche du dernier couloir, et du ravin qui avoisine dans la plaine (à trois ou quatre lieues au plus de Djennama-Ghazouat), l'avant-garde est enveloppée par une nuée de Kabyles. Le lieutenant Montagnac, qui marchait en tête, est tué un des premiers.

Ne pouvant supposer l'ennemi en forces très-supérieures, le commandant Fronton-Coste, des chasseurs d'Orléans, ordonne aux soixante hussards de charger et de l'attendre un moment pour qu'il pût rejoindre l'avant-garde avec le gros de la colonne. Les hussards partent au galop, mais ils reviennent bientôt, réduits de moitié; trente des leurs étaient restés sur le champ de bataille. Les trente hommes qui restaient se rallient et poussent une nouvelle charge. Un seul homme est revenu; c'est celui qui a apporté au camp de Djennama-Ghazouat la première nouvelle de notre défaite. Pendant ce temps, le commandant Fronton-Coste, qui s'efforçait toujours de dégager son avant-garde, tombait mortellement blessé.

L'avant-garde était alors complètement détruite.

Enhardi par ce premier succès, la masse des ennemis se ruait sur le centre; les Kabyles semblaient sortir de dessous terre. Ce qui restait des deux compagnies composant le centre s'était formé en carré et faisait un feu nourri; mais bientôt les munitions ont manqué, et il a fallu se battre à l'arme blanche. Nos soldats étaient un cent vingt; ils ont succombé.

Cependant la compagnie de carabiniers de l'arrière-garde, coupée du centre depuis le commencement de l'action, et vigoureusement attaquée, s'était retirée en bon ordre et était parvenue à gagner un marabout voisin, celui de Sidi-Beahim. Pendant deux jours, sans eau, sans vivres, la compagnie de carabiniers, renfermée dans ce marabout, qu'elle crénella, résista à toutes les attaques des Arabes. Nos malheureux soldats n'avaient entre eux tous qu'une bouteille d'absinthe; ils durent boire leur urine pour aiguiser leur soif. Abd-el-Kader, qui dirigeait lui-même cette attaque, adressa plusieurs lettres écrites en français, aux quatre-vingts carabiniers enfermés dans le marabout. Il leur promettait la vie sauve, de bons traitements, s'ils voulaient déposer les armes. Quoique réduits à la dernière extrémité, nos braves ne voulurent entendre à aucun accommodement.

Vers le soir du deuxième jour, désespérant de recevoir des secours, le capitaine Géreaux, seul officier qui n'eût pas été tué, sortit avec ses soldats du marabout pour se diriger sur Djennama-Ghazouat. Parvenue, après des efforts prodigieux, à une lieue environ du camp, cette petite troupe dut traverser un ravin rempli de Kabyles. La lutte avait trop duré; les forces de nos soldats étaient épuisées; aussi presque tous les carabiniers y sont-ils restés. C'est là seulement que le capitaine Géreaux a été tué.

Quatorze hommes seulement sont parvenus à gagner le camp, et depuis leur arrivée au milieu de leurs camarades, quatre sont morts des suites de leurs blessures. Pas un officier, pas un sous-officier ni a échappé. De toute la colonne, forte de quatre cent cinquante hommes, il n'en reste que dix.

Voulant profiter de cet avantage, Abd-el-Kader s'est aussitôt porté sur la colonne du général Cavagnac, manœuvrant à la hauteur de Tlemcen; il espérait également la surprendre, mais il n'avait pas là le secours de la trahison. Il trouva d'ailleurs une force de 1,500 hommes combattre. Nous avons perdu dans cette rencontre le brave commandant des zouaves Peyraguez, vieux soldat de l'île d'Elbe, et le général Cavagnac a été atteint à l'épaule d'une balle qui ne l'a heureusement que légèrement blessé.

À l'arrivée de ces nouvelles à Alger, le 28 au soir, M. le lieutenant général de la Moricière est parti avec des renforts pour la province d'Oran. A Saint-Cloud, huit dernier, elles ont déterminé une réunion d'urgence du conseil des ministres, et le soir on a lu au *Messager* la note officielle suivante: « Le roi a ordonné que six régiments d'infanterie et deux régiments de cavalerie seraient embarqués et transportés sur-le-champ en Algérie, dans la province d'Oran, où M. le maréchal duc d'Isly va recevoir l'ordre de retourner immédiatement. »

— Mohammed-Ben-Ahmed-Reghoun, prétendu Mohammed-Mou-Maza et son complice Mohammed-Ben-Siamon,

condamnés à mort le 14 septembre dernier, par le deuxième conseil de guerre permanent de la division d'Alger, ont été fusillés le 22, à dix heures du matin. Un grand appareil militaire avait été développé à cette occasion.

Mohammed-Ben-Ahmed a encore dans ce moment suprême proféré de grands imprecations, et Ben-Siamon a versé quelques larmes. Ils étaient l'un et l'autre dans l'abattement le plus complet.

FAITI. — *Le Chronicle* publie les lignes suivantes: « Des lettres de Taïti nous apprennent que le gouvernement Bruat avait envoyé à la reine Pomaré un steamer pour l'inviter à revenir. Mais elle avait refusé de voir aucun Français et de parler à aucun Français tant que le gouverneur n'aurait pas rétabli le gouvernement taïtien. Or, le gouverneur Bruat ne la veut pas; toutes les fois qu'un soldat français passe devant le royaume, la reine se cache le visage dans les mains. C'est ainsi qu'elle empêche ses sujets d'attaquer les Français, mais on s'attendait chaque jour à une révolte contre les autorités françaises. L'armée des naturels est forte de 8,000 hommes. »

MEXIQUE. — M. de Girey, notre ministre au Mexique, n'ayant pas obtenu de satisfaction pour l'insulte qui lui a été faite, a demandé, à la date du 25 août, ses passe-ports, et a confié la protection des résidents français à M. de Castro, ministre espagnol.

Herrera a été élu président élu en remplacement de Santa-Anna. Ses anciens collègues, les ministres, ont immédiatement donné leur démission. Il a immédiatement nommé un cabinet provisoire. On assure que ce remplacement était concerté avec les démissionnaires, afin de faciliter, avec les Etats-Unis, un arrangement pacifique contre lequel ils s'étaient trop ouvertement prononcés. Le *Savotago*, vaisseau de guerre des Etats-Unis, a reçu un salut du roi mexicain de Vera-Cruz. D'après les nouvelles de New-York, du 15 septembre, ce fait était considéré comme un indice bienveillant des dispositions du Mexique. Le *Globe* de Londres fait à ce sujet les réflexions suivantes: « Le Mexique et les Etats-Unis ont tous deux commencé à regarder avec froideur la question de guerre à propos du Texas, toute probabilité d'hostilité s'est donc évaporée. Le congrès mexicain s'est aujourd'hui sans déclaration de guerre, et le président Polk déclare qu'il ne pense pas que les affaires aboutissent à une rupture. Le seul résultat de tout ce renouveau, de ces prodromes, cette marche de troupes, est que le monde sait un peu plus à quoi s'en tenir aujourd'hui sur les forces militaires et sur les dispositions des deux puissances. On en peut déjà conclure que le Mexique aura bientôt assez à faire pour conserver son indépendance même jusqu'aux limites de Rio-Grande. »

Le président Herrera vient de promulguer le décret adopté par le congrès qui règle les rapports commerciaux du Mexique avec les autres Etats.

LA PLATA. — Rosas a rejeté l'invitation des ministres de France et d'Angleterre. MM. le baron Delessand et Gore-Ouseley se sont alors retirés à Montevideo et ont fait capot l'escadrière bruno-aryenne. Oribe a été sommé, au nom des puissances intervenantes, d'évacuer le territoire de la Plata. Ces nouvelles ont causé une vive sensation à Londres. Des journaux anglais et américains ajoutent que, durant les négociations, le chargé d'affaires des Etats-Unis à Buenos-Ayres, avait offert sa médiation. Acceptée par Rosas, elle aurait été rejetée par les plénipotentiaires français et anglais, parce que le ministre américain n'était pas autorisé par son gouvernement.

HAÏTI. — Les nouvelles officielles d'Haïti vont jusqu'au 25 août. Le président Pierrat était toujours au cap Haïtien, dirigeant les opérations contre les Dominicains. Des escarmouches ont lieu tous les jours entre les deux partis belligérènes, mais sans aucun résultat décisif, ni l'un ni l'autre n'a des forces suffisantes. Bien que le général Pierrat se soit ménagé des renforts en versant dans la caisse militaire une partie de l'indemnité due à la France.

Le général mi-Acaï, qui a suscité des troubles aux Cayes l'année dernière, a encore été invité à se mettre à la tête du gouvernement par ses partisans, qui ont pris les armes dans ce département; il a refusé et s'est joint au président.

Les mouvements militaires, les appréhensions continuelles et l'agitation générale contribuent rapidement à détruire l'ordre qui existait du temps de Boyer; l'agriculture et les affaires ont en souffrance, et l'on est même obligé d'importer du sucre dans cette île qui pourrait fournir à l'approvisionnement du monde entier.

Les ports sont à peu près vides, et les Américains sont les seuls qui continuent à fréquenter l'île et à importer de la farine, du bœuf, du porc, du beurre, etc.

Une correspondance américaine postérieure, qui a besoin d'être confirmée, contient ce qui suit: « Des nouvelles de Port-au-Platt (Haïti) rapportent qu'un corps bœuf de 1,500 hommes avait surpris pendant la nuit un village dominicain, situé à 60 lieues de cette ville, et qu'ils en avaient massacré tous les habitants, sans distinction d'âge ni de sexe. En apprenant cette horrible boucherie, les Dominicains avaient couru aux armes et juré vengeance. La loi maritale avait été proclamée dans toute la république; un corps de 10,000 hommes s'était avancé vers la frontière jusqu'à Santa-Anna, et 1,000 avaient été dirigés sur Port-au-Platt, qui, aux dernières nouvelles, était dans la plus grande consternation. »

TEAROUTE DE L'ORÉGAN. — On lit dans le *Standard*, du 4 octobre: « Une lettre de l'Orégon annonce que, mécontents par les Etats-Unis, les habitants de ce pays avaient résolu d'établir un gouvernement provisoire, et qu'à cette occasion trois candidats se présentaient. »

GRÈCE. — On écrit d'Athènes à la *Gazette d'Innsbruck*: « La chambre des députés de la Grèce n'avait pas encore terminé l'étude de la discussion du budget. Dans le cours de la discussion un député s'est permis d'affirmer que M. Colotti était sous la tutelle de l'ambassadeur d'Autriche. Cette affirmation était tellement absurde, que la chambre a retiré la parole à l'orateur. A l'exception de M. Lyons, ambassadeur

anglais, les diplomates ne s'imposent point dans les affaires intérieures de la Grèce. M. Piscatory lui-même observe la plus grande réserve à cet égard, ce qui prouve qu'il a reçu de Paris les ordres les plus positifs. On dit que M. Lyons fait venir chaque jour de nouveaux vaisseaux aux côtes de la Laconie et de la Messénie, afin d'entretenir une communication rapide entre les mécontents et de leur envoyer des armes et des munitions. Ces nouvelles excitent l'opinion publique contre le gouvernement. La chambre réservée et presque timide de M. Piscatory paraît d'autant plus singulière, que l'ambassadeur britannique ne se gêne pas de mettre tout jour ses répugnances et ses prédictions. »

D'autres correspondances affirment que le mauvais vouloir de sir Ch. Lyons envers la Grèce et la France a été augmenté par la réception brillante et cordiale faite à M. le duc de Montpensier.

ANGLETERRE. — Le parlement a été prorogé le 2 octobre *pro forma*. Rien dans les événements ne semble devoir obliger le cabinet à rapprocher l'ouverture de la session. Sir Robert Peel paraît au contraire avoir besoin de tous les délais compatibles avec le service parlementaire pour préparer les mesures à soumettre aux Chambres et ramener à son opinion sur la question des céréales plusieurs membres importants du cabinet. Voiciez qu'on l'ait sujet dans le *Morning-Post*:

« On a dit que des conversations et des communications ont eu lieu entre les ministres du cabinet, et qu'il en résulte déjà les éléments d'une querelle en règle sur le sujet de la loi des céréales. Quelques-uns prétendent que le duc de Wellington et Sir Robert Peel en sont déjà arrivés à des conclusions diamétralement opposées sur la marche qu'il serait le plus avantageux de suivre. Quant à nous, nous sommes tentés de croire que tous ces bruits de discussions ministérielles sur une modification de la loi des céréales sont prématurés. Dans le dernier discours de sir Robert Peel à ce sujet, quoiqu'il s'étendît aussi longuement sur les deux côtés de la question, il n'en resta pas moins évident qu'il désirait se débarrasser des lois existantes, si les circonstances et son courage lui venaient en aide. Il disait qu'il regardait les lois des céréales comme faibles et basses sur une base non solide; mais il ajoutait qu'il désirait allier ce progrès fait graduellement vers les principes solides un examen complet et prudent des relations établies et des intérêts mérités sous un système différent. »

IRLANDE. — De grandes démonstrations en faveur du repeal viennent d'avoir lieu sur plusieurs points. L'une des plus imposantes et des plus nombreuses a été celle de Cashel, dans le comté de Tipperary; saluée sur toute la route et dans la ville de Cashel avec enthousiasme, O'Connell a déployé dans ce meeting tous ses qualités d'orateur et d'agitateur. A Thurles, la foule et les applaudissements n'ont pas été moins grands. Aussi le *Times*, dit-il:

« Sir Robert Peel n'a pas tenu sa promesse: il n'a pas pacifié l'Irlande; les orangistes sont menaçants, le drapeau vert de l'Irlande et du repeal est plus vert que jamais. Un témoin oculaire nous rapporte que la dernière démonstration de Thurles a dépassé tous les derniers meetings tenus, à l'exception peut-être de celui de Tara; Mullaghmast, Chifden, Lis-mort et Louhrea n'étaient pas suffisamment grands que Thurles, soit à cause du nombre des personnes rassemblées, soit à cause de leurs caractères et de leur classe. Le président Nicolas Maher a constaté qu'il y avait eu à cette démonstration un demi-million d'âmes, bien que des assistants prétendent que le chiffre devait être d'un million. »

ALEMAGNE. — Le mouvement religieux se propage dans le nord-ouest. Le refus du gouvernement d'accorder aux évêques catholiques à Stuttgart, une chapelle protestante pour l'exercice de leur culte, a motivé de la part des habitants une pétition énergique. Rome a été reçue à Ulm comme à Stuttgart, avec enthousiasme. Il se propose de passer par Heidelberg, Carlsruhe, et autres villes, avant de rentrer à Francfort, où il sera tenu un second synode.

Quelques journaux, notamment le *Siecle*, ont annoncé de plus que le réformateur Ronge, ayant manifesté l'intention de venir en France, notre gouvernement lui a fait savoir par son chargé d'affaires qu'il serait admis à parcourir le pays, comme simple particulier, mais qu'il lui serait fait défense expresse de prêcher et de pratiquer son nouveau culte.

NÉCROLOGIE. — La chambre des députés a perdu M. Loux, élu par le collège de Metz, âgé de cinquante-cinq ans. — L'Académie des sciences morales et politiques et la Faculté de droit de Paris ont rendu les honneurs funèbres à M. Berriat-Saint-Prix. — L'Angleterre de son côté a vu mourir le comte Spencer qui, sous le nom de lord Althorp, a occupé le poste de chancelier de l'échiquier dans le cabinet de lord Grey et dans celui de lord Melbourne. Le comte Spencer jouissait de la considération générale tant à cause de ses lumières que de sa haute probité politique.

Courrier de Paris.

Le plus grand, le plus intéressant et le plus aimable événement de notre semaine parisienne, celui qui s'est attiré tous les suffrages éclairés, tous les applaudissements de bon goût, c'est la réouverture du Théâtre-Italien. *Deus ilia* c'est-à-dire, jetez les bouquets et les couronnes à pleines mains, nos favorites et nos rossignols non-montains sont revenus. Made-moiselle Guisi, et Mirlo, et Ronconi chantant joliment les *Puritains*, et avec eux, nous avons revu et excellé l'habile, toujours jeune et alerte, malgré l'âge et l'endurance, ces deux ennemis mortels de tout art et de toute grâce. *L'Illustration*, chez les acteurs, fête ou fêtera ailleurs à votre intention, cette représentation qui a été si brillante et celles qui l'ont suivie; cependant et en parole occurrence, le *Courrier* ne pouvait, lui aussi, se dispenser de lancer en passant son bouquet à ces admirables chanteurs.

Ensuite, cette solennité, car c'en était une, a en cela d'honneur et de salutaire qu'elle a fait trier ou diversion aux occupations et préoccupations des Parisiens de tous les rangs et de tous les étages. L'agiotage a cédé au dilettantisme les honneurs du pas et de la préséance. De plus, ce supplément obligatoire pour tant de familles pyrénéennes, cet accessoire qui valait tant de menace de passer à l'état de principal, le puff cynin et le canard, puis qu'il faut les appeler par leurs noms, y ont mis cette fois de la discrétion et de la réserve. Paris s'est souvenu pendant trois jours qu'il est la capitale de l'élegance, du goût, du beau et de l'art! Tout cela méritait bien une mention et un souvenir? Maintenant, pourquoi la salle italienne est-elle si drôle, pourquoi y a-t-il si peu d'appelés et encore moins d'élus? Pourquoi chaque soir, tant de gens, riches ou pauvres, qui viennent frapper à la porte et qui s'en retournent répétant comme le sanseotto d'York : *Je ne peux pas entrer*. Comment! Il n'y a plus guère à Paris qu'un seul théâtre que les gens honnêtes et sachant vivre puissent se vanter de fréquenter, un théâtre qui se recommande par toutes les splendeurs et magnificences que vous savez, et par tout ce qu'il offre, et ainsi par tout ce qu'il n'offre pas, eh bien, ce spectacle, si vraiment spectacle, si rare toujours, et si nouveau malgré sa date, s'ouvre seulement pour une poignée de privilégiés (parmi lesquels tant d'étrangers), hélas! et pour conclure, combien d'amateurs toulousais qui s'en vont tromper leur douleur et leur soif sur les banquettes de la salle Lepelletier.

Après avoir célébré sa musique italienne et ses musiciens, l'élite de Paris s'est tournée vers ses jeunes artistes, sculpteurs et peintres, pour les applaudir et les récompenser. Ainsi que les muses, les arts sont frères et se donnent la main, et l'accolade aussi, dans l'occasion. Ceci vous explique comment et pourquoi l'auteur de *la Juive* et de *Charles VI* s'est vu désigné pour recevoir et couronner, dans le temple, les disciples de MM. Verneil, Picot, Drouot et Pradier. On sait que l'ordre, la marche et le protocole de la cérémonie n'ont pas changé depuis *le Déluge*, le *gigolo* et la distribution de prix dans ou moins fleuris. Dans ce jour, la difficile et périlleuse mission de distribuer le blâme et l'éloge avait été dévolue à M. Raoul-Rochette, lequel s'en est acquitté avec une rigueur pleine de grâce et une aménité des plus sévères. M. le secrétaire perpétuel n'est pas content des envois de Bonne, et il a vidé son carquois qu'il avait bourré d'épigrammes à leur intention. Cependant on trouverait-rous la clémence, sinon dans le cœur des rois et des secrétaires perpétuels? On s'attendait naturellement à un panegyrique, et nous avons eu une véritable satire, élaborée par un historiographe, voilà des surprises! Les Diane, les Vénus, les Galatée, œuvres du ciseau ou du pinceau de nos jeunes *Romains*, n'ont point troué grâce aux yeux de l'aristocratie, et il a fait de toutes ces beautés mythologiques un massacre à la Baoul... Barbe-Bleue! *Tout chemin mène à Bonne*, a dit M. Rochette, ce qui signifie sans doute qu'un y va un peu par le chemin des protections, des patrons et des parrains, et pas toujours par celui du travail et du talent. Nous nous en doutions; mais pourquoi le proclamer d'un ton et dans un jour si solennels? Les pauvres abeilles de notre riche ruche, que de pavés soulevés à votre intention et qui n'ont assomé personne, excepté l'auditoire. Quant aux lauréats de cette année, à la bonne heure! Après l'impression nous avons eu le dithyrambe, et M. Raoul-Rochette s'y est attaché. Comme il a su prodigier à tous ces jeunes gens les satisfecit de l'Académie! Enfin l'auteur, dont le génie se sentait trop à l'étroit dans les formules du rapport académique, s'est lancé tout à coup dans les bavardages les plus bizarres et les plus absurdes, et nous avons eu un *fac simile* du genre, en mémoire de feu Cortot. Des vingt ou trente pages in-4° rédigées ad hoc, il résulte que M. Cortot était un bonnetier homme et un honnête sculpteur, modéré dans ses goûts et dans ses œuvres. Napoléon disait : « Si je n'avais gagné dans ma vie que la bataille des Pyramides, je n'aurais pas dix lignes dans l'histoire. » Cette sobriété n'est pas précisément celle dont usent les académiciens et MM. leurs secrétaires. Leur rapport est-il composé par le défaut, ou le défaut, quel qu'il soit, ne serait-il pas à l'usage du rapport? C'est une question qu'il est permis de s'adresser. Michel-Ange ou Cortot, n'importe, le public en aura ses trente pages, arrangez-vous là-dessus. Après cette élocution, et l'ovation et l'encens réclamés par les morts, on a couronné les vivants dans la personne des deux frères Bonnaville, grand prix de peinture et grand prix de paysage historique. Touchante et rare fraternité du talent et du triomphe!

A propos d'académie et d'académiciens, c'est le cas en jamais de parler d'un homme de beaucoup d'esprit et de beaucoup de talent qui mourut hier dans l'oubli. Il s'agit de l'auteur de *Charles VI* et du *Folleleaire*, de *Charles VI*, ce dernier triomphe de Talma, du *Folleleaire*, vigoureuse comédie, qui viendrait si à propos aujourd'hui. Peu d'écrivains dramatiques de nos jours ont obtenu au théâtre les succès de M. Delaville de Minonville, il en est encore moins qu'on lui puisse comparer pour le naturel exquis et la grâce du style, et cette ligne de bon sens qui est lesseignement et le cachet de l'esprit français. A tous ces mérites, M. Delaville joignait un caractère honorable, beaucoup de loyauté et d'indépendance, il avait en ce qu'on appelle une belle position, et il lui en était resté tout ce qu'en emporte un bonhomme honnête, des relations élevées et d'illustres amis. Et pourtant, — admettez la conclusion, — M. Delaville n'appartient pas et ne put pas arriver à l'Académie française; trois fois il se mit sur les rangs, et par trois fois, il se vit repousser presque à l'unanimité; c'est qu'il n'avait perdu ses titres littéraires en perdant ses fonctions, il n'en eût donc pas. En outre, il était demeuré étranger à tous les cenacles; aucun contrat signé par la complaisance et accepté par la vanité ne le liait à aucune coterie. Sa candidature, dont il s'avisa trop tard, fut un anachronisme; ajoutez encore que tout son savoir-faire, et le méfait dans ses ouvrages. Rare exemple qu'il domait et dont il devait être la victime. Voilà comment M. Delaville, après s'être distingué par ses œuvres, devait se distinguer davan-

lage encore par sa vie, celle d'un homme auquel ses succès n'ont point profité.

Une autre maladresse de cet homme d'esprit, c'était sa conduite pleine de réserve à l'égard des femmes, et principalement vis-à-vis de celles qui distribuaient et produisaient autour d'elles les succès et la célébrité. Il avait résolument soustrait sa vie à leur influence, tout en s'infiltrant, jusqu'à la fin, leur très-respectueux serviteur, absolument comme un bas d'une lettre. Nous croyons savoir un certain salon de Paris, peuplé de diplomates, de beautés de l'empire et de bas-bleus de la restauration, espèce de terrain neutre entre l'autel et le trône académique, entre la tribune et la chaire, où des Egéries surannées soufflent et régèrent une douzaine de Nymphes parlementaires. Eh bien! dans ce salon-là M. Delaville avait qu'à dire un mot pour réussir, mais ce mot sacramentel, il ne l'a pas dit, et voilà pourquoi nous l'avons vu porter en terre sans les palmes vertes et la députation officielle. Ecrivain par vocation et par instinct, diplomate par occasion, administrateur par hasard, M. Delaville, après de hautes fonctions et de charmants ouvrages, est mort en philosophe et en sage. Sa mort est une épigramme.

Revenons à nos motivations, c'est-à-dire au théâtre. Que vous raconterai-je? Le Gymnase a joué un proverbe. *Entre l'Arbre et l'Eccece* le public est venu mettre le doigt, et, à l'heure qu'il est, il n'y a plus rien. En vérité, nous avons aujourd'hui suivi trop de funérailles et mené de trop longs deuil. Passons donc, et allons rire si l'on rit encore quelque part.

Par exemple, l'autre soir, on riait à outrance au Palais-Royal. Cette extravagance est due aux *Bains à Douches*. Jamais larc, proverbe, parade, facétie, comédie ou bastonnade n'éclata sous des auspices plus favorables. On riait par avance et de confiance, sur le nom de l'auteur, M. Paul de Kock, que nous nous permettrons d'appeler le plus déterminé farceur de l'époque. Figurez-vous que l'on riait d'abord et de dehors, on bas et en haut, dans les couloirs et au foyer; le front des avoués, ce front si rié d'ordinaire, la bouche (est-ce bouche qu'il faut dire?) du contrôleur, l'œil du souffleur, ce pauvre œil si terne et si éteint, eh bien! tout cela riait, éclatait et s'abandonnait avec ivresse. Bien plus, et assurément Hoffmann le fantastique eût écrit quelque chose là-dessus, les choses se mêlaient à ce tourbillon jovial qui entraînait les hommes; à l'orchestre, les violons et les clarinettes; dans la salle, les figures et les zigzags s'élevaient et envoyaient de petits cris tout à fait détonants. Toutes les clés riaient dans toutes les serrures. Émotion vandevoille, et il n'y a pas de vaudeville, singulière pièce, et ce n'est pas une pièce, car ici nous n'avons ni intrigue, ni amour, ni action quelconque, pas le plus petit amoureux, pas l'ombre d'une amoureuse, nul oncle, aucun père, point d'imbroglio, ni de qui-proquo, point de travestissement, point de rôle, rien enfin, si ce n'est deux baignoires : Sainville à droite, et monsieur Alard à gauche. Celui-ci s'échappant de la cage à l'état de bonnard cuit, l'autre sortant de l'assiette pâle comme Mardochee. Vous dites : Contez-nous cela peu. — Mille excuses, madame, mais si cela se racontait, c'est qu'il y aurait quelque chose, et il n'y a rien. C'est d'une grossièreté de fond, et d'une vulgarité d'assaisonnement à faire peur au plus robuste appétit. C'est la triviale dans sa fleur, un bouquet de platitudes, et de platitudes nous donne de vous en avoir parlé.

Pour la clôture, nous trons l'un train de poste jusqu'à Chantilly. Le froid, la pluie, les honnâmes et les rafales n'ont point arrêté les sportsmen, et les courses annoncées ont eu lieu. C'est pour les coureurs de turf que Boileau a formulé ce vers :

L'été n'a point de feux, l'hiver n'a pas de glace.

Il y a six courses et autant de prix. Voici les noms des chevaux et juments vainqueurs et ceux de leurs propriétaires : *Tiger*, à M. Reiset; *Saavita*, à M. Lajan; *Loganachie*, à M. de Cambis; *Esmeralda*, à M. Sabatier; *Duchesse de Brabant*, à M. de Rothschild.

Le prix du comte de Paris a donné lieu à un *tête à tête* entre *Comète*, à M. de Beauvais, et *Beauséjour*, à M. de Cambis, et *Comète* a été victorieux ou victorieuse. *Comète* éclipsant *Beauséjour*, c'est tout simple, et il n'y a pas lieu de se réjouir.

A dimanche les grandes courses du Champ-de-Mars.

ANIMAUX NOUVELLEMENT ARRIVÉS AU JARDIN DES PLANTES.

Le jardin des Plantes vient d'enrichir de plusieurs animaux curieux dont l'*Illustration* ne pouvait pas manquer de publier les portraits. A ces images ajoutons quelques renseignements presque aussi rares que les animaux qu'ils concernent et que nous devons à un de nos savants les plus distingués.

Parmi les animaux nouvellement arrivés à la Ménagerie, le cochon du Brésil (*sus domesticus brasiliensis*) n'est pas le moins extraordinaire, et certes, il est le plus intéressant sous le rapport de l'utilité. Les Anglais sont arrivés, à force d'art et par des croisements de races habilement combinés, à créer des variétés de cochons qui prennent excessivement de graisse, et dont les os sont très-petits. Ce que l'on a fait de plus étonnant dans ce genre en Angleterre, la nature presque seule l'a dépassé au Brésil. On sait que les premiers cochons dont l'Amérique s'est peuplée, y ont été portés d'Espagne, et appartenant à la race de notre cochon commun, or, il serait difficile aujourd'hui de reconnaître ce type dans l'espèce de monstre dont nous mettons l'image hideuse sous les yeux de nos lecteurs. Cet animal informe est surtout remarquable par l'énorme loupé graisseuse qui lui enveloppe toute la partie antérieure du corps et lui forme sur le garrot et sur le cou une bosse élevée, comme celle d'un bison ou plutôt d'un éléphant.

Les oreilles sont droites, les os petits, et les jambes si courtes, que son ventre touche presque la terre. Si cette race se multiplie en France et qu'elle s'y soutienne, et ce docteur point me parait fort douteux, elle sera certainement la plus avantageuse pour les éleveurs.

Le zibou cendré ou wouwou (*hylobates leuciscus*, Less.) appartient à la première famille et au premier genre des quadrumanes. Il ne diffère guère des orangs que par les callosités qu'il a aux coudes, et par l'énorme longueur de ses bras. Ce singulier animal habite Java, et quelques habitants de cette île le respectent et le traitent de cousin, parce qu'ils croient descendre d'un singe de son espèce. Le wouwou atteint quelquefois jusqu'à quatre pieds (1 mètre 200 centimètres) de hauteur; son corps est couvert de poils laineux, uniformément cendré; il a la vertèbre noire ou d'un gris foncé, le visage noir et un, entouré d'un cercle de poils d'un gris clair, ce qui lui donne un air original. Souvent dit qu'il marche naturellement sur ses deux pieds, se servant de ses deux bras comme l'homme; ce qu'il y a de certain, c'est que, lors même qu'il marche à quatre pattes, il se tient toujours debout, car ses bras sont d'une longueur si disproportionnée que, dans cette position, ses mains touchent à la terre.

Quoique vil et capricieux, cet animal est assez doux et s'apprivoise bien. A l'état sauvage, il habite les rochers et les bambous qui croissent sur le bord des eaux. Autant ses longs bras le rendent disgracieux quand il est sur la terre, autant il est lesté, agile et gracieux, quand, s'élevant sur la cime des plus hauts bambous, il s'y balance et prend toutes les positions extraordinaires que la longueur de ses bras lui rend faciles. Il n'est pas de saulimandric plus amusant et qui vende des poses aussi singulières que le wouwou.

Le loris grêle (*Loris gracilis*, Geoff. *Lenur gracilis*, G. Cuv.) est un animal de la famille des *lemurs*, formant un des derniers échelons de l'ordre des quadrumanes; ses incisives inférieures sont remarquables en ce qu'elles sont concavées en avant. Sa tête est ronde, et son nez un peu relevé; ses yeux sont très-grands. Il manque de queue et de la membres très-grêles, avec l'os de la jambe plus long que celui de la cuisse. Le pelage de cet animal parsemé est roussâtre ou d'un gris lauve, sans raie brune sur le dos, et sa fourrure est très-fine et très-douce. Il a une tache blanche sur le front. Le mâle et la femelle sont absolument semblables.

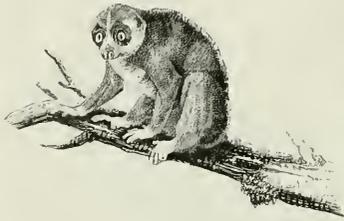
On trouve les loris à Ceylan. Ce sont des animaux nocturnes, silencieux et mélancoliques, d'une lenteur excessive. Comme ils ne voient bien que la nuit, ils ne sortent que le soir du trou d'arbre qui leur sert de retraite et dans lequel ils dorment tout le jour. C'est pendant les ténèbres qu'ils vont surprendre les oiseaux sur leur nid; ils dévorent la mère et les petits, mais ce sont les œufs qu'ils aiment davantage. Ils font la chasse aux souris, aux insectes, et, faute de proie vivante, ils se contentent de se nourrir de fruits. Du reste, ce sont des animaux qui vivent très-bien en esclavage sans jamais s'apprivoiser beaucoup.

Les coëcs-ou sacham-sacham, connu des naturalistes sous le nom de coucous tacheté (*sacus maculatus*, Less.), *didelphis Ozrotalis*, Lin., *phalanger maculata*, Geoff., a été nommé *phalanger nide* par Buffon. Cet animal appartient à l'ordre des marsupiaux-frugivores. Il est de la taille d'un gros chat, et d'une forme allongée. Ses oreilles sont peu apparentes, venues en dedans et au dehors, ses papilles rouillées et rougeâtres; sa queue est une dans plus de la moitié de sa longueur, chargée de verrues d'un rouge assez vif. Son pelage, très-épais et laineux, varie en raison du sexe et de l'âge, mais il est ordinairement blancheâtre, couvert de plaques brunes, isolées, distinctes ou confondues. Cet animal, qui exhale une odeur très-fétide, se trouve dans la Nouvelle-Irlande, à Cérain, et particulièrement à Waicou, où il est très-commun. Ses habitudes sont nocturnes et son caractère stupide. Il est lent, paresseux au point que la colère même peut à peine l'animer : dans ce cas il grogne en soufflant à la manière des chats, il cherche à mordre, mais non à combattre. Sa face rouge, ses yeux grands, saillants, carminés, à pupille linéaire et verticale, ses papilles lâches, ne lui donnent pas une physionomie agréable, mais peignent bien son incivilité. L'état de la lumière lui blesse les yeux; ainsi n'est-ce que la nuit qu'il sort de sa retraite pour aller à la recherche des fruits dont il se nourrit. Il boit en lapan à la manière des chiens, et sa grande occupation est de se froter les mains et de se les passer sur la face pour se nettoyer.

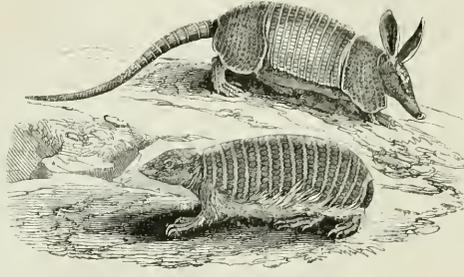
Malgré sa détestable odeur, les nègres du Port-Fraslin, dans la Nouvelle-Irlande, aiment beaucoup sa chair, qu'ils mangent grillée sur des charbons. Si l'on s'en rapporte à Buffon et à G. Cuvier, rien n'est si misé que la classe de cet animal qui passe sa triste vie sur les arbres. Dès qu'il aperçoit un homme, il est tellement surpris, qu'il se suspend par la queue à une branche, et, au lieu de fuir, reste là immobile, à le regarder avec ses deux yeux hébétés. Il n'est agité plus, pour le chasseur, que de s'arrêter et de le regarder fixement. Bientôt, sans lassitude, soit par une sorte de fascination résultant de la peur, les coëcs-ou finit par lâcher la queue; il tombe et on l'assomme.

Le cachemane, péla ou ajatochili (*atusia péla*, Less. *dasyypus péla*, Desm. le *taxos à neuf bandes*, G. Cuv.) est un singulier animal qui appartient au genre des armadilles et à l'ordre des édentés longirostres. Il atteint souvent quinze pouces de longueur (0 m. 406), non compris la queue qui est de la même longueur, ronde et amielée dans toute son étendue. Son corps, sa tête et sa queue sont recouverts d'un test dur et écailleux, à petits compartiments semblables à des pavés; cette cuirasse est ordinairement composée de neuf bandes à compartiments rectangulaires; ceux des boudiers qui lui couvrent la tête, les épaules et la croupe sont petits et arrondis; tous sont noirs; et il n'a que quatre doigts aux pieds de devant, et ses oreilles sont très-longues.

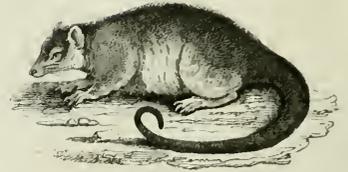
Le cachemane est très-commun à la Guyane, au Paraguay et au Brésil. Tous les tatons ont plus ou moins la facilité de se rouler en boule, à la paten comme notre hérisson, et de ne présenter ainsi à l'ennemi que la cuirasse dure qui les rec-



(Phalanger.)



(Tatus.)



(Loris.)

couvre. Ce sont des animaux très-inoffensifs, qui n'attaquent jamais les êtres plus faibles qu'eux, et cependant ils ne répugnent pas à se nourrir de lambeaux de cadavres quand ils en trouvent. Leur nourriture ordinaire consiste en fruits, en légumineuses et en racines. A l'aide de leur nez et de leurs ongles ils se creusent des terriers avec une telle promptitude, que, sur ce point, ils ne peuvent être comparés qu'à la taupe. S'ils sont éloignés du terrier qu'ils habitent, pour échapper au danger, ils se mettent à creuser, et pour peu que le chasseur soit à cinquante pas d'eux, ils ont le temps de disparaître sous la terre avant qu'il arrive. Si leur queue paraît encore en dehors et qu'on la saisisse, ils se cramponnent avec tant de force, qu'on la casse plutôt que de les en arracher. Lorsqu'ils sont tout à fait enfoncés dans un terrier profond, on ne peut en faire sortir qu'en les inondant ou en les fumant. Le seul moyen de les faire étendre quand ils sont roulés en boule, est de les plonger dans l'eau.

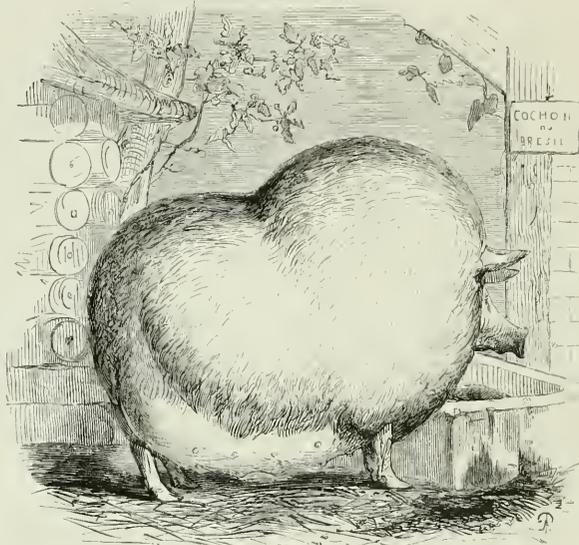
Lorsque le cachicauca est poursuivi par des chiens, il tâche de gagner le bord d'un précipice; si se met en boule et se laisser rouler jusqu'au fond sans le moindre danger, grâce à la dure cuirasse qui le couvre et le protège. La femelle, dit-on, fait quatre petits par mois. Aussi, malgré la chasse continue qu'on leur fait parce que leur chair est excellente, le nombre n'en diminue guère.

Le *richiazou* ou *chamiphore tronqué* (*chlamphorus truncatus*, Hart.) a beaucoup d'analogie avec les tatous, mais

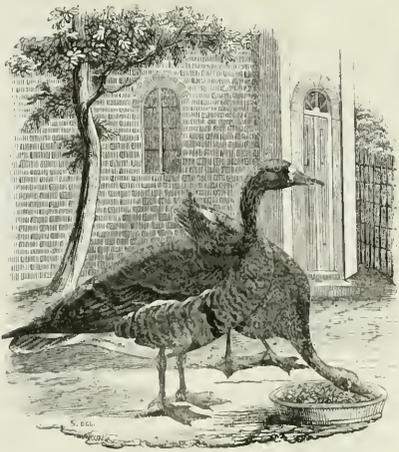
tout son corps est couvert de bandes, et il n'a pas de bouclier sur les épaules et sur la croupe. Il a cinq pouces et quart (0 m. 142) de longueur totale, et les écailles de son test sont rhomboidales et s'avancent sur sa tête, qu'il peut retirer dessous. Sa queue est appliquée sur son abdomen; le dessous de son corps est garni de longs poils blancs et soyeux. Il se creuse de longues galeries souterraines à la manière des taupes tout il a les mineurs, et, pendant qu'il allaite ses petits, il les porte sous les bords de son test. On le trouve au Chili, dans les environs de Mendoza.

Parmi les oiseaux de la Ménagerie on remarque, entre tous les échassiers, les fulvex ou poules sultanes (*fulica porphyria*, G. Cuv.), originaires d'Afrique et naturalisées aujourd'hui dans plusieurs îles et côtes de la Méditerranée. Elles se tiennent constamment sur un seul pied, et de l'autre elles portent leurs aliments à leur bec; leur plaque frontale est très-grande, ovale, arrondie dans le haut; leurs doigts de pied sont excessivement longs, presque sans bordure sensible, et leur plumage offre les plus belles nuances de violet, de bleu et d'aigue-marine. Du reste, leurs habitudes sont à peu près les mêmes que celles de nos poules d'eau.

On regrette de ne plus voir au jardin des Plantes les demoiselles de Numidie (*ardea virgo*, G. Cuv.), à peu près de la grandeur de la grue couronnée, mais à taille plus svelte et plus élégante. Leur plumage est d'un beau gris-cendré; leur cou est pareil



(Cochon du Brésil.)



(Oies rieuses.)



GIBBON
gris mâle, de Java.



Demoiselles de Numidie.)

d'une longue pèlerine d'un noir brillant et velouté, et deux belles aigrettes blanches, formées par le prolongement des plumes effilées qui couvrent leurs oreilles, les coiffent très-conspicuellement. Ces oiseaux se font encore remarquer par des gestes

et des mouvements affectés, bizarres, imitant parfois des révérences répétées, d'autres fois une danse aussi originale que la polka, mais plus décente.

On ne trouve à leur place que des oies rieuses (*anus abis-*

frons, G. Cuv.) au plumage gris, au ventre noir et au front blanc. Ces oiseaux voyageurs paraissent quelquefois dans nos pays en hiver, et vont même jusqu'en Egypte, après avoir traversé l'Europe entière. 1

Les Eaux de Vichy.

Depuis quelques années la mode prend sous son fantasque patronage une multitude d'eaux thermales que nos peuples ignoraient profondément et que nos fils ne connaîtront pas mieux sans doute. Du Rhin à l'Océan, de Belgique en Espagne, le caprice promène tout un monde blasé, plantant sa tente sur chaque place, s'asseyant au bord de chaque source, improvisant, comme Potemkin, des villages de carton-pierre et de bois peint, là où naguère il n'existait qu'une lande stérile, que quelques misérables huttes, et à des maux fictifs offrant des remèdes imaginaires. C'est le *similia similibus* d'Hahnemann ; c'est tout une homœopathie pittoresque et locomotive.

Bien différentes sont de ces eaux de fortune les ondes célèbres de Vichy, qui ont, assurent les médecins, la quadruple propriété de rendre les jambes aux goutteux, l'appétit et la digestion aux estomacs débilités, une libre sécrétion de la bile aux fuites souffreteux et enfin de dissoudre certains calculs fort onéreux à leurs tristes propriétaires. Ce sont là des eaux de vieille roche, de bonne source, qui comptent maints quartiers de noblesse. Dès le siècle de Louis XIV elles étaient

engrand renom. On en peut juger par vingt lettres de madame de Sévigné, qui les prit au printemps de 1676, en compagnie de madame de Brissac, de M. et madame de Saint-Hérem, de M. de Lafayette, de l'abbé Dorat, de Plaucy, de madame la duchesse d'Escars et d'une foule d'autres malades de qualité. Elle en éprouva les meilleurs effets et trace à sa fille le portrait de son enchantement des jolies rives de l'Allier. « Je crois que si l'on y regardait bien, dit-elle, on y trouverait encore des bergers de l'Astrée. » Tout l'avait séduite, dans cette riante et calme nature bourbonnaise, hors le goût des

eaux, qu'elle n'hésite pas à proclamer détestable. « J'ai donc pris des eaux ce matin, ma très-chère, écrit-elle à la date du 24 mai; ah! qu'elles sont mauvaises! On va à six heures à la fontaine; tout le monde s'y trouve; on boit et l'on fait une fort vilaine mine; car imaginez-vous qu'elles sont bouillantes et d'un goût de salpêtre fort désagréable. On tourne, on va, on vient, on se promène, on entend la messe, on prend ses eaux, on parle continuellement de la manière dont on les rend; il n'est question que de cela jusqu'à midi. Enfin on dîne; après dîner, on va chez quelqu'un; c'était aujourd'hui

« Mes eaux m'ont fait encore aujourd'hui beaucoup de bien; il n'y a que la douche que je crains... » (21 mai). — Du dimanche 24: « Je me porte fort bien; je bois tous les matins; je suis un peu comme Nouveau, qui demandait: *At-je bien du plaisir?* Je demande aussi: *Rendez-je bien mes eaux?* La quantité, la qualité, tout va-t-il bien? On m'assure que ce sont des merveilles, et je le crois, et même je le sens; car, à mes maux et à mes genoux près, qui ne sont point guéris, parce que je n'ai encore pris ni le bain ni la douche, je me porte aussi bien qu'à jamais. La beauté des promenades est au-dessus de ce que je puis vous en dire; cela seul me redonnerait la santé. »

Ce piquant petit tableau d'une journée à Vichy joint, au mérite du pittoresque, celui d'être encore parfaitement exact, à quelques nuances près, surtout en ce qui touche l'emploi de la matinée, le moment capital, l'heure solennelle où l'on prend et l'on rend ses eaux. Seulement, madame de Sévigné, de même qu'elle exagère les délicies des sites bourbonnais, calomnie ces mêmes eaux, qui sont chaudes, mais non bouillantes, et n'ont jamais en le goût de salpêtre.

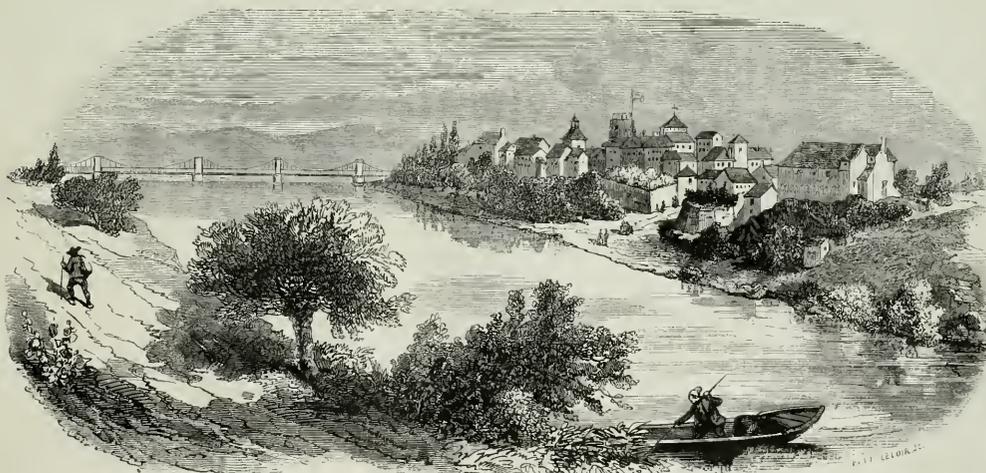


(Édifice thermal de Vichy.)

chez moi. Madame de Brissac a joué à l'ombre avec Saint-Hérem et Plaucy; le *chamane* et moi nous lisions l'Arioste. Il est venu des demoiselles du pays, avec une flûte, qui ont dansé la bourrée dans la perfection. C'est ici ont les bohémiennes poussent leurs agréments; elles font des *déguignades* où les cures trouvent un peu à redire; mais enfin, à cinq heures, on va se promener dans des pays délicieux; à sept heures, on soupe légèrement; on se couche à dix. Vous en savez présentement autant que moi. Je me suis assez bien sauvée de mes eaux; j'en ai bu douze verres... — Et plus loin :

Vichy, lieu cher à Esculape, eut, un peu plus tard, l'insigne honneur de convertir, qui le croirait? au culte des muses l'une des gloires de notre littérature sacrée, Flechier, le grand Flechier, qui, ivre d'enthousiasme et de carbonate de soude, rimait sur cette douce nature bourbonnaise les sens vers qu'il ait composés, nous aimons du moins à le croire. La pièce est rare et curieuse; elle mérite d'être transcrite :

C'est pour voir ces lieux à loisir
Ou la nature à pris plaisir
A remuer dans l'étendue



(Vue générale de Vichy et de la source des Célestins.)

Tout ce qui peut plaire à la vue;
Les villages et les châteaux,
Et les vallons et les coteaux,
La perspective des montagnes,
Couronnant de vastes campagnes,
Le beau fleuve qui dans son cours
Forme à leurs pieds mille détours;
La verdure émaillée des plaines;
Le cristal de mille fontaines.
Les prés, les ruisseaux et les bois;
Toutes ces beautés à la fois
Rendent le pays admirable,
Et, dans ce séjour délectable,
Séjour à jamais préférable
À celui qu'habitent les dieux ;

On pense, et c'est chose croyable,
Que, pour l'utile et l'agréable,
Jamais on ne put trouver mieux.
Tous les efforts que la peinture
Fait pour imiter la nature,
Ne sont que de faibles crayons
Des beautés que nous y voyons,
Après de toutes ces merveilles
Qui sont peut-être sans pareilles,
Je n'estimerais pas un chou
Le paysage de Saint-Cloud,
Non plus que celui de Saurem,
Arrosé des eaux de la Seine;
Et qui vante Montmorency
Se tairait s'il eût vu ceci.

Que dites-vous de ce petit morceau dans le goût de Bachaumont et de Chapelain, au moins par la prose descriptive qui le précède et qui le suit? Pour moi, j'avoue que j'en raffole : le séjour à jamais préférable à celui qu'habitent les dieux me semble bien un peu risqué, surtout pour qui connaît le nom du poète. L'idée de déporter l'Olympe en Bourbonnais, et de substituer l'eau de Vichy au nectar que boivent les dieux, est téméraire, j'en conviens. Il y a bien aussi quelque part un vers faux : ce sont là des licences poétiques. Mais en revanche l'utile et l'agréable est un trait fort heureux. Je n'estimerais pas un chou le paysage de Saint-Cloud, me semble du dernier galant; et quant au quis ego fulminé contre l'enthousiaste ignare qui ose vanter Montmorency, je ne sache pas de

plus belle inspiration poétique; qui vante Montmorency est un trait de génie. Il est évident que les malavisés qui prêtent l'asile de Jean-Baptiste commettent une lourde impardonnable. Une seule circonstance peut atténuer leur tort: les malheureux n'ont pas eu ceci!

En 1789, mesdames Adélaïde et Victoire de France vinrent rétablir leur santé aux eaux de Vichy, où, jusqu'alors, une seule source, celle du *Grand-Puits* était recueillie dans un petit bâtiment nommé la *Maison du roi*. Aucune des autres n'était encore découverte, et l'établissement thermal laissait grandement à désirer. Ces deux princesses, qui répandaient leurs bienfaits sur les habitants de la contrée, et dont le souvenir y est encore vénéré, furent les promoteurs de grandes améliorations à Vichy, et arrêtèrent le plan d'un *sanctuaire* thermal, qu'il leur fut donné de voir exécuter, mais dont la duchesse d'Angoulême posséda la première pierre en 1814, en demandant des fonds pour hâter la construction du bâtiment que le prince d'Orléans est sans les yeux de nos lecteurs. Ce prince d'Orléans était encore à Vichy en 1850, au moment où les ordonnances de juillet vinrent renverser la dynastie et exiler pour la troisième fois de France l'infortunée fille de Louis XVI.

Depuis cette époque, la vogue des eaux de Vichy n'a fait que s'accroître chaque année, et, malgré son étendue, l'établissement ne suffit plus à l'affluence des baigneurs. Si cette vogue continue sa progression ascendante, il faudra de toute nécessité que les bains fonctionnent nuit et jour, ou, ce qui semble plus utile et plus rationnel, qu'une succursale soit adjointe à l'établissement. Le service thermal réclame de son côté de grandes améliorations: il est loin d'être irréprochable, malgré la présence habituelle, et le contrôle présidé de M. le ministre du commerce, l'un des plus fervents habitués des eaux de Vichy. Outre qu'ils sont trop peu nombreux, les cabinets de bain sont assez mal entretenus; les baignoires de bois, d'une structure disgracieuse et incommode, ont besoin d'être renouvelées; l'eau thermale n'est pas toujours distribuée avec le discernement ni l'impartialité désirables. Enfin, qui le croirait? Dans un établissement si vaste, si important, où tant de précision est souvent nécessaire dans l'application du traitement, il n'existe pas un seul thermomètre. Il en résulte que les bains sont administrés au hasard. Aujourd'hui, nous sortez de l'eau à deux cent; demain, par compensation, vous y passerez à l'égal de trois; par conséquent, si tous les baigneurs doivent-ils des plaintes, à l'exception toutefois de M. le ministre du commerce, qui est toujours content, et pour cause: le personnel de l'établissement n'aurait garde de médir un si haut et si puissant seigneur. Dès lors tout est au mieux: les Français sont égaux devant la loi, nous dit la charte; mais ils ne sont pas encore égaux devant le robinet et le peignoir: n'importe! puisque M. le ministre est content, il faut bien se résigner à l'être.

Et cependant Vichy rapporte beaucoup plus qu'il ne coûte, et il a le droit propriétaire un fait gros monnaie dont le revenu n'est guère que de douze cent millions. Ce pauvre particulier est l'Etat, qui ne sait, il en fait bien souvent, ni se faire honneur de ses richesses, ni les gérer d'une façon intelligente et profitable. Il est cependant un point sur lequel ce haut et puissant personnage développe des facultés mercantiles assez remarquables: je veux parler de l'expédition des eaux de Vichy, dont il se fait un commerce considérable. Sur chaque bouteille d'eau exportée, l'Etat frappe un modesto droit de soixante centimes, en sorte que le litre, rendu à Paris, revient au consommateur à un franc, un peu plus qu'une bouteille de bon vin.

Le service de l'établissement se compose d'une salle de bal assez richement décorée et dont les fenêtres croulent sous massifs de fleurs de papier d'Annonciation, d'un escalier de billard, de deux ou trois salons pour le jeu et d'un cabinet de lecture, où, pour employer la célèbre expression d'un officier supérieur de notre grande armée, un trop grand nombre de personnes font remarquer par leur absence. Dans tout cela il n'y a rien de solide pour les dames, ni rien de bon pour les hommes, si ce n'est peut-être un peu de papier et quelques bouteilles de mauvais vin. Le salon à l'usage de l'administration est agrandi; il n'est plus du tout en proportion avec le nombre des abonnés qui a dû s'élever, depuis, sous l'active et industrieuse gerance de M. Strauss, après de quinze cents. La vaste et belle promenade, plantée de tilleuls et de platanes, qui fait face à l'établissement et conduit à la source de l'hopital, appelle aussi de considérables et nécessaires embellissements; elle n'a d'un jardin que le nom. Ses plates-bandes n'offrent à l'œil qu'un faux sabbatisme hérissé de mauvaises herbes, et ses pelouses dépourvues de clôtures, outrageusement foncées aux pieds par les promeneurs, présentent, à peine juillet venu, l'aspect rechigné et incertain d'une immense pernique de chivendel.

Il y a concert tous les soirs au salon et grand bal deux fois par semaine. M. Strauss, fermier de l'établissement, dirige l'orchestre: c'est un violoniste de talent et un compositeur de mérite, dont les valses peuvent rivaliser avec celles de son fameux homonyme de Vienne dont il est, je crois, le neveu.

Un jour par semaine est réservé aux artistes parisiens en tournée qui désirent se produire devant le public des baigneurs. Nous avons entendu ainsi Alexandre et Laurent Batta, qui ont été, l'un accompagnant l'autre, applaudis avec enthousiasme; M. Béfort, l'un des interprètes de la symphonie du *Désert*, dont la haute-croix andrôgienne et les vocalises aiguës ont été un peu moins goûtées; et enfin la toute gentille et gracieuse madame Salbator, qui a gazouillé à ravir les plus jolies romances de son répertoire. Dans un dernier concert donné au profit des baigneurs, deux autres virtuoses, madame la comtesse Braxant, noble cantatrice italienne, et M. Horthmann, élève de Liszt, jeune pianiste de talent, se sont fait entendre avec succès.

Vichy diffère des autres eaux et notamment de celles d'Allevard par un point caractéristique. Les malades y sont en majorité. Aussi, une discipline assez sévère régnait-elle dans la république exotique qui, à leur conseil, MM. Primielle et Petit, l'un médecin en chef, l'autre inspecteur-adjoint de l'éta-

blissement. Les malades sont tenus de se lever matin pour aller prendre et rendre leurs eaux, absolument comme au bon temps de madame de Sévigné. On n'y passe point les nuits au bal, mais seulement la moitié des nuits; on n'y joue point un jeu d'enfer: nous pouvons le certifier, nous qui, pour avoir eu le malheur de gagner un soir quelque dix louis au lansquenet à un officier russe de l'armée du Caucase, nous acquiescions aussitôt à l'expatriation aussitôt qu'immédiatement nous le plus effrayé. En un mot les eaux de Vichy sont les hôpitaux et recommandables entre toutes; si l'on n'y goûte point les jouissances chevaleresques des salons de Bade et de Hambourg, on y savourera abondamment des voluptés plus délicates, assainies par la morale (c'est bien fade, me diriez-vous) et couronnées par la santé.

Vichy enregistre avec ses hôtes illustres, les gravelles aristocratiques et les hâpitudes d'élite qui veulent bien chaque saison l'honneur de leur confiance. Une liste d'étrangers, exactement publiée de cinq en cinq jours, révèle au Bourbonnais attente les noms de tous les arrivants. Cette année, plus encore que les précédentes, la liste a été longue et brillante. La politique et les deux Chambres y étaient largement représentées par M. Thiers, M. le président Sauzet, M. le ministre du commerce, MM. d'Argout, Maurice Duval, Gautier, de Cornemine, Isambert, de Moray, Lepelletier d'Amay, et demi-douzaine d'autres honorables dont le nom ne nous revient pas; l'armée, par M. le comte Meynadier, MM. de Sainte-Aldegonde, Devaux et Orleanais; la littérature, par MM. Victor de Laprade, Charles Labitte, Armand Frémyn et quelques autres représentants de la jeune presse; la diplomatie et l'aristocratie étrangère par MM. les comtes de Strougonoff, Walewski, Braganza, de Rignon, d'Adda, d'Onate, le prince Pallavicini, l'un des compagnons de captivité de Silvio Pellico, etc., etc. Parmi les dames, madame Thiers, madame et mademoiselle Dorus, madame la comtesse Léhon, madame la princesse Pallavicini, madame la comtesse de Sainte-Croix, mesdames les marquises de Galliéni, de Villers-Lafaye, madame la vicomtesse d'Erton, madame de Beaulieu, madame la comtesse Desrozes, fille de Billestre général Hoche, mesdames Komuov, Orléans, Lavoux, Galliard, Favart, et bien d'autres, qui nous pardonneront d'autant moins l'oubli de leur nom que leur omission est plus involontaire, ont tenu le sceptre du rang, de la beauté et de la distinction.

Les eaux de Vichy sont certainement les eaux les plus dantesques de France. Il faudrait graver sur l'antique porte de la ville ce que l'on écrit jadis sur les ruines de la Bastille: *Tei Un pulchre*. Cette année, particulièrement, la presque universalité des buveurs d'eau s'est sans doute laissé piquer par une fièvre tarantule; le collon-mielles semblait la seule maladie légitime. Nous n'avons pas mémoire d'avoir jamais assisté, même en plein temps de carnaval, au cœur des plus fougueses hiverns, à pareille d'ausonnie. Cette épidémie était due, à coup sûr, pour la plus grande partie à la présence de Cellarius, qui a décidément élu son domicile d'été à Vichy, et y a ouvert une salle de danse où la portion jeune et élégante des baigneurs a affilé comme de raison. On conceit qu'avec un pareil organisateur la valse à deux temps ait fait rage, et la mazurka, fantasme. Ce n'était point assez de danser chaque soir au salon de conversation et dans les principaux hôtels; des matinées polkaïques ont été instituées: le quadrille, rélégué un nombre des vieilleries antédiluviennes, a vu pâlir son avant-deux et sa classique pastorelle devant les danses plus vives et plus accentuées dont Cellarius est l'heureux importateur; le collon en revanche a été restauré avec un immense succès, et il a été constamment dirigé par le maestro qui aime son art avec passion et le pratique avec la fougue d'un jeune premier de vingt ans.

Je n'aperçois, en terminant cet article trop long peut-être, que j'ai omis un point assez essentiel: je ne me suis livré à aucune dissertation médicale, ni topographique; je n'ai dit ni le nombre des sources, ni la composition de l'eau, ni ses vertus; je répare ces omissions en quelques mots. Les fontaines sont au nombre de quatre principales: le *Petit-Puits*, la *Grande-Grille*, l'*Hôpital* et les *Célestins*, dont la force et le degré de température offrent de notables variations; les eaux de la Grande-Grille sont très-chaudes, et celles des Célestins sont à fait froides. La base essentielle de l'eau minérale est le carbonate de soude, c'est-à-dire une combinaison de soude et d'acide carbonique qui s'y trouve en grande abondance avec du muriate et du sulfate de soude, du carbonate de magnésie et du carbonate de chaux, ces dernières matières en quantités beaucoup plus minimes. Cette eau saline et alcaline passe pour un spécifique contre les affections des organes digestifs, les maladies de foie, la gravelle, et tout récemment on a découvert qu'elle guérissait aussi de la goutte et des rhumatismes.

Un Ménage d'autrefois (1).
NOUVELLE. — (SUITE ET FIN.)

(Voir ci-dessus, page 74.)

J'aimais aussi à considérer Pulchérie Ivanovna, quand elle engageait un visiteur à déjeuner.

(1) Nous avons omis, par erreur, dans le dernier numéro, une note relative au récent succès pressé dont nous avons traité. Les lecteurs de *L'Illustration* peuvent se rappeler que nous avisons annoncé, dans le numéro du 19 juillet dernier, la prochaine publication d'une traduction française des *Nouvelles russes* de Nicolas Gogol. C'est l'édition de cette traduction qui nous met à même de donner le *Ménage d'autrefois*, et toute autre nouvelle l'un après l'autre. Les *Mémoires d'un fou*, qui paraîtront après celle-ci, nous qui lisent avec quel reconnaissance dans ce double échantillon, des qualités originales qu'on rencontre si souvent dans les littératures naissantes. Le roman de M. Gogol a eu, en outre, un mérite autre que celui du style et de la composition; il a initié le lecteur à la connaissance des mœurs de son pays, et nous montre la Russie, comme Walter Scott nous a montré la vieille Ecosse, et Cooper le reste des peuples sauvages et guerriers de l'Amérique du Nord.

« Voilà, disait-elle en ôtant le bouchon d'une carafe, voilà de l'eau-de-vie faite avec de la menthe; elle est très-bonne pour les maux de reins. En voilà une autre faite avec de la menthe; celle-ci est extrême-ment efficace contre les tintements d'oreilles et les hontons au visage. En voilà une autre encore faite avec des noyaux de pêches; tenez, prenez un petit verre, voyez quelle bonne odeur! Si quelque un, en se levant le matin du lit, donne du froid contre l'angle d'une armoire, et qu'il se sente un peu bossé, il n'a qu'à prendre un petit verre avant dîner, et tout passera comme s'il ne se fut jamais frappé.

C'est ainsi qu'elle recommandait toutes ses liqueurs, qui avaient chacune quelque vertu curative. Après avoir bu un verre de son hôte de toute cette pharmacie, elle le conduisit près une table toute chargée d'une quantité de petites assiettes.

« Voilà des champignons au poivre; en voilà d'autres au clou de girofle et aux avellanes; c'est une femme turque qui m'a appris à les saler, dans le temps que nous avions des prisonniers turcs. C'était vraiment une bien bonne femme, et j'en ne s'appréciais pas le moins du monde qu'elle fût de la religion turque. Elle faisait toute chose comme nous; seulement elle s'abstenait de manger de la viande de cochon, disant que c'était défendu par sa loi.

« Voilà des champignons aux feuilles de cassis et à la muscade; en voilà d'autres encore que j'ai fait mariner pour la première fois. Je ne sais s'ils seront bons. C'est le père Ivan qui m'a enseigné à les faire. Il faut prendre un petit baril, y mettre d'abord des feuilles de chêne, puis du poivre et du saupêtre, puis ensuite des fleurs de *natchoneter* (1) qui orange les queues en l'air. Voici des petits plats au fromage; en voilà d'autres aux choux et au blé noir qu'Alhanase Ivanovitch aime beaucoup.

— Ou, ajoutait Alhanase Ivanovitch, je les aime beaucoup; ils sont tendres et un peu aigrelets.»

En général, Pulchérie Ivanovna était de très bonne humeur quand elle avait du monde chez elle. J'aimais beaucoup à lui rendre visite, et, quoique je dusse manger jusqu'à me donner des indigestions, j'y retournais avec plaisir. Du reste, je crois que l'air même, en Petite-Russie, a la faculté d'aider au travail de l'estomac; car si quelqu'un s'avaisait d'être mangé, tant, il se trouverait bientôt couché sur la table (2), au lieu de l'être dans son lit.

« Mes bons vieillards!... Mais mon récit approche maintenant d'un événement fort triste, qui changea à jamais la vie et les habitudes de cette tranquille retraite. Il semblerait extraordinaire quand on verra quel fut le motif du produit. Par le bizarre arrangement des choses d'ici-bas, souvent d'imperceptibles causes amènent de grands événements, tandis que de vastes entreprises se terminent par d'insignifiants résultats.

Cu conquérant rassemble toutes les forces de son empire, fait la guerre pendant plusieurs années, ses généraux se couvrent de gloire, et tout se termine par l'acquisition d'un lambeau de terre où l'on ne pouvait pas même semer des navets; d'autres loix, au contraire, deux laiseurs de saucisses se battent pour quelque misère, et leur querelle embrase les villages, les villes, les Etats. Mais laissons ces telloxions; elles ne sont pas à leur place, et je n'ai pas les réflexions qui ne sont que des réflexions.

Pulchérie Ivanovna avait une petite chatte grise qui se tenait toujours à ses pieds, couchée en rond. Elle aimait à la caresser, à lui chautouler le cou, que le petit animal gâté élevait à la rencontre de sa main. On ne pouvait dire que Pulchérie Ivanovna aimât beaucoup cette chatte, mais elle s'y était attachée par habitude de la voir constamment. Alhanase Ivanovitch la raillait souvent de cette affection.

« Je ne sais, Pulchérie Ivanovna, lui disait-il, ce que vous trouvez dans un chat. A quoi est-il bon? Ah! si vous aviez un chien, ce serait une autre affaire. Un chien peut aller à la chasse; mais un chat!

— Laissez-vous, laissez-vous, Alhanase Ivanovitch, répliquait Pulchérie Ivanovna, vous n'aimez qu'à parler. Un chien n'est pas propre, un chien casse et gêne tout; mais un chat est une créature tranquille qui ne fait de mal à personne.

Du reste, chien ou chat importait peu à Alhanase Ivanovitch; il ne disait cela que pour contraindre un peu sa maîtresse. Dernière le jardin, se trouvait un grand bois que l'intendant spéculateur avait complètement menagé, sans doute parce que le fruit de la hache serait arrivé jus dans aux oreilles de Pulchérie Ivanovna. Ce bois restait abandonné, sauvage, touffu, et ceux qui y tromps d'arbres étaient garnis de jeunes pousses, ce qui les faisait ressembler à des jambons de piqueurs pâliss. Hottai habité par des chats sauvages, qu'il ne faut pas confondre avec les matous qu'on voit courir sur les toits des maisons. Pour ce qui, le séjour de la ville adoucit un peu leur rudesse naturelle; ils sont bien plus civilisés que les halitants des forêts, engeance sombre et farouche, au contraire; ces derniers sont toujours maigres, élanqués; leur maintien est rude et triste; ils font des trous souterrains pour pénétrer dans les gonds de manger et à voler des pièces de bois. Ils s'introduisent même brusquement par la fenêtre dans les cuisines quand ils s'aperçoivent de l'absence du cuisinier. Aucun sentiment généralement ne leur est commun: ils ne vivent que de rapines, de brigandage; ils dévorent les petits moineaux dans leur nid. Ces chats vinrent flâner longtemps par les souterrains des caves, la homme petite chatte de Pulchérie Ivanovna, et finirent par séduire la pauvre ette, comme une troupe de soldats séduit une petite villageoise. Dès qu'elle remarqua la disparition de sa chatte, Pulchérie Ivanovna la lui chercher partout; mais on ne la trouva nulle part. Trois jours se passèrent. La bonne dame regretta sa chatte, mais luit par l'oublier. Un jour qu'il avait fait l'inspection de son potalier, elle retourna à la maison, portant des contonnes vertes qu'elle avait cueillies des a main pour Alhanase Ivanovitch, qui, en ce jour, était frappé d'un maladeur plautif. Sans s'en apercevoir, elle prononça: *Kis kis* (3), et dont a coup sortit des broussailles sa petite chatte

(1) Plante odorante des steppes.
(2) Mort et exposé.
(3) Ça pour appeler les chats.

grise, maigre et demi-morte. On voyait bien que depuis quelques jours elle n'avait rien mangé. Pulchérie Ivanova continuait à appeler; mais la chatte se tenait devant elle, sans oser approcher, tant elle était devenue sauvage depuis sa fuite. La dame se remit en marche, tout en appelant sa chatte, qui la suivit d'un pas traînant jusqu'à la baie, et qui eut, apercevant des lieux connus, se décida à entrer dans la chambre. Pulchérie Ivanova lui fit bien vite apporter du lait et de la viande, s'assit devant elle et se mit à jouer de la voracité de sa favorite, qui gressait visiblement, et cessa de manger avec le même appétit. Pulchérie Ivanova étendit la main pour la caresser; mais l'ingrate, qui, selon toute apparence, s'était habituée à la société des chats sauvages, et s'était inbuée de l'opinion romanesque que la pauvreté avec l'amour vaut mieux que les richesses, sauta par la fenêtre, et aucun des gens de la maison ne put l'attraper.

La vieille tomba dans la rêverie.

« C'est ma mort qui est venue me prendre, se dit-elle à elle-même, et rien ne put la distraire de cette pensée fatale. Elle fut triste tout le jour : en vain Athanase Ivanovitch fit ses plaisanteries ordinaires, et voulut savoir pourquoi elle était devenue tout à coup si pensive; Pulchérie Ivanova ne répondit rien, on dépendit de façon à ne pas tranquilliser Athanase Ivanovitch. Dès le lendemain, elle avait beaucoup maigri.

« Qu'avez-vous, Pulchérie Ivanovia? N'êtes-vous pas malade? »

« Non, je ne suis pas malade, Athanase Ivanovitch, mais il faut que je vous fasse une déclaration : je sais que je dois mourir, c'est de ma mort est déjà venue me prendre. »

Les lèvres d'Athanase Ivanovitch se contractèrent douloureusement. Il voulait cependant vaincre le pressentiment lugubre qui s'élevait dans son âme, et dit en souriant :

« Dieu sait ce que vous venez de dire, Pulchérie Ivanovia; probablement, au lieu de la déception que vous prenez d'habitude, vous aurez lu un peu d'eau-de-vie aux péchés.

« Non, Athanase Ivanovitch, je n'ai point bu d'eau-de-vie, dit Pulchérie Ivanovia; et Athanase Ivanovitch sentit un remords de s'être raillé de sa femme. Il la regarda en silence, et une larme humecta sa paupière.

« Je vous prie, Athanase Ivanovitch, lui dit-elle, de remplir ma volonté. Quand je serai morte, faites-moi enterrer près de l'enceinte de l'église; mettez-moi la robe grise, vous savez, celle qui a de petites fleurs brunes. Ne me mettez pas ma robe de satin à raies rouges; une morte n'a plus besoin de vêtements; à quoi bon? cette robe pourra encore vous servir. Vous en ferez une robe de chambre de parade, pour que vous puissiez recevoir convenablement les visites.

« Dieu sait ce que vous dites, Pulchérie Ivanovia, répondit Athanase Ivanovitch; Dieu sait quand la mort viendra, et voilà que vous commencez à m'éprouver par de telles paroles.

« Si fait, Athanase Ivanovitch, je sais bien que je dois mourir. Mais vous, ne vous chargez pas trop; je suis déjà vieille, j'ai assez vécu. Vous êtes vieux vous-même, et nous nous reverrons bientôt dans l'autre monde. »

Et Athanase Ivanovitch se mit à sangloter comme un enfant.

« Ne pleurez pas, Athanase Ivanovitch, c'est un péché. Ne pleurez pas, et ne fâchez pas Dieu par votre tristesse. Je ne regrette pas ma mort, je ne regrette qu'une chose... (elle s'interrompit par un soupir); je regrette de ne pas savoir à qui je vais vous confier. Qui aura soin de vous quand je serai morte? Vous êtes comme un petit enfant; il faut que ceux qui vous servent vous aiment. »

« En disant ces mots, une pitié si tendre et si profonde se peignit sur son visage, que personne en ce moment n'eût pu la regarder de sang-froid.

« Ecoute, lavdoka, dit-elle en s'adressant à la femme de charge qui elle avait fait appeler exprès, quand je serai morte, prends soin de ton seigneur comme de ton œil, comme de ton propre enfant. Fais bien attention qu'on ne lui prépare que les plats qu'il aime; que son litige et ses habits soient toujours propres; s'il vient des visites, habille-le comme il faut, pour qu'il n'aïlle pas à leur rencontre dans une vieille robe de chambre, car il commence à ne plus distinguer les jours de fête des jours ordinaires. Ne le quitte pas des yeux, lavdoka; je prieai pour toi dans l'autre vie, et Dieu le récompensera. N'oublie pas ce que je dis, lavdoka; tu es déjà vieille, tu n'as plus longtemps à vivre; ne mets pas de péchés sur ton âme. Mais si tu ne prends pas bien soin de lui, tu n'auras pas de bonheur dans ce monde; je prieai moi-même Dieu qu'il ne l'accorde pas une bonne loi. Toi-même tu seras malheureuse, et les enfants seront malheureux, et toute ta famille n'aura jamais en rien la bénédiction de Dieu. »

« Par ces paroles elle ne pensait alors ni au solennel moment qu'elle allait bientôt passer, ni à son âme, ni à la vie future. Elle ne pensait qu'à son pauvre contracton du voyage de cette vie, qu'elle laissait ainsi seul et comme orphelin. Avec beaucoup d'ordre et de lucidité, elle régla toutes ses affaires de façon qu'Athanase Ivanovitch ne put pas se ressentir de son absence. La conviction qu'elle avait de mourir bientôt était si forte, et son âme y était tellement disposée, qu'en effet, peu de jours après, elle dut se mettre au lit, et l'appétit lui manqua. Athanase Ivanovitch se montra plein d'attentions, et ne quitta plus son chevet.

« Ne voudriez-vous pas manger quelque chose, Pulchérie Ivanovia? » ne cessait-il de lui répéter avec une inquiétude douloureuse.

Mais Pulchérie Ivanovia ne répondait rien. Enfin, un jour, après un long silence, Pulchérie Ivanovia se leva solennellement, remua les lèvres comme si elle eût voulu parler, et son dernier souille s'exhalait.

Athanase Ivanovitch était anéanti. Cette mort lui semblait tellement étrange, qu'il ne pleura point. Il regardait la morte avec des yeux ternes et stupides, comme s'il n'eût pas compris que c'était un cadavre. On la déposa sur une table, on l'habilla de la robe qu'elle-même avait désignée, on lui croisa

les bras sur la poitrine, on lui mit entre les doigts un petit clerc; et le regardait faire tout cela dans une complète insensibilité. Une foule de gens remplirent la cour, et beaucoup de visiteurs vinrent à l'enterrement. On dressa devant la maison de longues tables couvertes de *konia* (1), de pâtés, de flacons d'eau-de-vie. Les convives parlaient, pleuraient, contemplaient la morte, vantaient ses bonnes qualités, et regardaient Athanase Ivanovitch. Il parcourait toute cette foule d'un air hébété. On emporta enfin le corps; tout le monde se mit en marche, et lui avec les autres. Le soleil était éclatant, les prêtres portaient leurs chasubles dorées; les nourrissons pleuraient sur les bras de leurs mères; les alouettes chantaient; de petits enfants en chemise jouaient et couraient sur la route. On finit par placer le cercueil au-dessus de la fosse qu'on lui avait préparée dans le cimetière. Alors Athanase Ivanovitch fut invité à s'approcher de la morte, et à l'embrasser pour la dernière fois. Il s'approcha, il l'embrassa, des larmes roulaient dans ses yeux, mais des larmes insensibles. On descendit le cercueil; le prêtre prit une bêche et jeta la première pelletée de terre; le diacre et ses deux aides se mirent à chanter le *vechaniia panit* (le moins éternelle) d'une voix basse et traînante qui se perdit au loin sous le ciel pur et sans nuages. Les fossoyeurs prirent leurs bèches, et la terre fut bientôt remplie et recouvrit la fosse. En ce moment s'avancèrent Athanase Ivanovitch. Tout le monde lui fit place, désireux de connaître son intention. Il leva les yeux, jetant autour de lui un regard troublé, et dit :

« Voilà donc que vous l'avez enterrée. Pourquoi?... »

Il s'arrêta, et ne put achever sa phrase.

Mais quand il fut de retour à l'habitation, quand il vit que sa chambre était vide, qu'un avait emporté jusqu'au faitout sur lequel s'assévit Pulchérie Ivanovia, il se mit à sangloter amèrement, inconsolablement, et les larmes coulaient, coulaient, comme deux sources de ses yeux ternis.

Cinq années s'étaient écoulées depuis cette époque. Quelle souffrance le temps n'emporte-t-il pas? quelle passion peut ne pas succomber dans la lutte inégale qu'il lui livre? J'ai connu un homme à la fleur de son âge, rempli de bonnes qualités; il était épris tendrement, passionnément, follement. Et devant moi, presque sous mes yeux, celle qu'il aimait, créature angélique, fut emportée par l'insatiable mort. Je n'ai jamais vu d'aussi terribles transports de douleur, une angoisse aussi insensée, un désespoir aussi poignant que ceux de mon malheureux ami. Je n'aurais jamais cru qu'un homme pût se créer un parti enfer, ou ne perçait pas la moindre lueur d'espérance. On le gardait à vue; on lui enleva toutes les armes dont il pouvait faire usage pour se détruire. Quinze jours plus tard, il finit par se vaincre; il se mit à plaisanter, à rire; on lui rendit la liberté, et le premier usage qu'il en fit fut de s'acheter un pistolet. Un beau jour, une explosion d'arme à feu épouvanta sa famille. On entra dans sa chambre, et on le trouva par terre, la tête fracassée et sanglante. Un médecin célèbre, que le hasard avait amené dans la maison, reconnut en lui quelques restes de vie, et, à la surprise générale, il guérit. On redoubla de surveillance; on lui était jusqu'aux couteaux de table. Mais bientôt après il trouva une nouvelle occasion de mort, et se jeta sous les roues d'un équipage qui passait. Il eut en le bras et le pied cassés, dans un quartier envahi. Une année après, je le rencontrai dans un salon du grand monde. Il était assis à une table de boston, disait gaiement :

« Petite misère, »

Et derrière lui, appuyé sur le dos de sa chaise, se tenait sa jeune et belle femme, qui jouait avec les jetons de son panier.

Cinq années après la mort de Pulchérie Ivanovia, je me trouvais par hasard dans le voisinage du domaine d'Athanase Ivanovitch, et j'allai faire une visite à mon bon vieillard, chez lequel j'avais passé tant d'agréables journées et mangé tant d'excellentes friandises. La maison me parut deux fois plus vieille; les chaumières du village s'étaient tout à fait penchées sur le côté, comme avaient aussi fait sans doute leurs habitants. La clôture qui jadis entourait la cour était complètement détraquée, et je vis de mes propres yeux la cuisinière en tirer des pains, tandis qu'elle n'avait qu'à faire deux pas de plus pour atteindre à un tas de fagots. Je m'approchai tristement du perron; les mêmes chiens, mais aveugles et les pattes cassées, se mirent à aboyer en soulevant leurs queues touffues et garnies de chardons. Le vieillard sortit à ma rencontre. Oui, c'était lui, je le reconnus à l'instant même; mais il était deux fois plus courbé qu'apparaissant. Il me reconnut aussi, et m'aborda avec son sourire habituel. Je le suivis dans la maison. Au premier coup d'œil, tout semblait être dans le même état. Mais je vis bientôt remarqué par un désordre étrange, les traces visibles d'une absence. En un mot, je ressentis l'étonnement qui vient nous saisir quand nous entrons pour la première fois dans l'habitation d'un homme veuf, que nous ayons toujours connu inséparable d'une compagne. On apercevait en tout le manque de la bonne ménagère. Un des couteaux qu'on mit sur la table n'avait pas de manche. Les plats n'étaient plus préparés avec le même soin. J'évitais moi-même de parler des choses du ménage.

Quand nous primes place à table, une servante vint attacher une serviette sous le menton d'Athanase Ivanovitch, et lui bien, car, sans cette précaution, il aurait sali toute sa robe de chambre. Je tâchais de le distraire, je lui racontais différentes anecdotes. Il m'écoutait avec le même sourire; mais parfois son regard devenait complètement inanimé; on voyait qu'il ne pensait plus à rien. Souvent il portait la cuiller à son nez au lieu de la porter à sa bouche; au lieu d'enfoncer sa fourchette dans un morceau de volaille, il en frappait une carafe; alors la servante le prenait par la main pour donner à ses mouvements la direction convenable. On m'arrivait d'attendre pendant quelques minutes le plat suivant. Athanase Ivanovitch s'en apercevait lui-même.

(1) Mets composé de riz, de sucre, de raisin sec, et spécialement préparé pour les enterrements.

« Pourquoi, disait-il, reste-t-on si longtemps sans nous donner à manger? »

Mais je voyais, à travers les fentes de la porte, que le garçon qui nous servait dormait tranquillement, assis sur un banc et la tête baissée.

« C'est ce plat-ci... me dit Athanase Ivanovitch quand on nous présenta de petits gâteaux appelés *mitchais*; c'est ce plat-ci... » continua-t-il, et je remarquai que sa voix commençait à trembler et qu'une larme était prête à jaillir de ses yeux plouffés, quoiqu'il fit effort pour la retenir; « c'est ce plat-ci que la dé... le... fum... »

Et tout à coup il fondit en larmes; sa main tomba sur l'assiette, et l'assiette par terre; la sauce le couvrit tout entier. Mais il était assis, insensible; insensible, il tenait sa cuiller, et ses pleurs, comme une fontaine intarissable, coulaient, coulaient, coulaient sur la serviette qui couvrait sa poitrine.

Mon Dieu! pouvais-je en le regardant, cinq années du teni; qui extérieurement tout, un vieillard déjà glacé, dont toute la vie semblait n'avoir jamais reçu l'ébranlement d'une vive émotion, qui passait tout son temps à rester assis dans une grande chaise, à manger des pains et des poissons séchés, et à raconter de petites anecdotes, — et pourtant une douleur si longue et si poignante! Qui donc a pu s'emparer sur nous, de la passion ou de l'habitude? La fougue de nos desirs et de nos passions ne nous semble-t-elle donc si forte et si terrible que parce que nous sommes jeunes? Toutes nos souffrances de jeunesse me paraissent en ce moment de vains enfantillages comparées à l'immortelle puissance d'une telle habitude. Plusieurs fois il s'efforça de prononcer le nom de la défunte, mais toujours, au milieu du mot, son visage s'altérait convulsivement, et des sanglots d'enfant venaient me frapper au cœur. Non, ce n'était point là les larmes des vieillards qui se plaignent à tout propos de leur triste position et de leurs infortunes; ces n'étaient pas non plus celles qu'ils versent quelquefois si facilement après un verre de punch; non, c'étaient des larmes qui coulaient d'eux-mêmes, sans la volonté, sans la permission de pleurer, qui débordaient d'un cœur déjà froid, mais ulcéré par toutes les pointes d'une douleur sans remède.

Athanase Ivanovitch ne survécut pas longtemps à ma visite. J'ai récemment appris qu'il n'était plus. Mais ce qu'il y a d'étrange, c'est que les particularités de sa mort lui donnèrent quelque ressemblance avec celle de Pulchérie Ivanovia. Un jour, Athanase Ivanovitch se promenait dans son jardin; il marchait lentement, le long d'un sentier, avec son insouciance accoutumée et sans avoir aucune idée dans la tête, lorsqu'il entendit tout à coup quelqu'un prononcer derrière lui, d'une voix fort distincte :

« Athanase Ivanovitch! »

Il se retourna vivement, personne n'était là. Il regarda de tous côtés, et ne vit rien. Le temps était serein, le soleil brillait. Il réfléchit un instant; son visage s'anima, et il finit par dire :

« C'est Pulchérie Ivanovia qui m'appelle. »

Il vint se sans doute arrivé, non lecteur, d'entendre une voix vous appeler par votre nom. Ne pas sans expliquer cela en disant que c'est une âme qui languit du désir de revoir la personne qu'elle nomme, et que la mort finit infailliblement un pareil appel. Je me souviens que, dans ma jeunesse, cela m'est arrivé souvent; j'entendais quelqu'un prononcer distinctement mon nom derrière moi; c'était d'ordinaire par un jour de soleil, paisible et beau. Pas une seule feuille ne remuait aux arbres; les grillons mêmes essaient de crier; il n'y avait âme qui vive au jardin, on régnait un silence de mort. Mais je conviens que la nuit la plus noire et la plus orageuse, me surprenant dans un bois inopérablement, m'aurait moins effrayé que cette voix solennelle retentissant dans ce profond silence, par une journée calme et serene. Je me mettais alors à courir, tout éperdu, tout halotant, et je n'arrêtais qu'après avoir rencontré quelqu'un dont la vue put dissiper l'effroi qui me serait le cœur. Athanase Ivanovitch se pénétra de l'idée que Pulchérie Ivanovia l'avait appelé; il se soumit à son sort comme un enfant docile. Il se mit à maigrir, à tousser, à fondre comme un cierge, et s'éteignit enfin dès qu'il ne resta plus rien pour alimenter sa débile flamme.

« Qu'on m'enterre près de Pulchérie Ivanovia, » furent ses dernières paroles. On rempli son désir. Il y eut bien moins de visiteurs à son convoi, mais non moins de paysans et de pauvres. La maisonnette seigneuriale devint tout à fait vide. L'intendant spéculateur, d'accord avec le *starosta*, emportaient chez eux toutes les nippes que la femme de charge n'avait pas eu le temps d'enlever. Bientôt arriva, on ne sait d'où, l'héritier, portant ébréché sur son dos le grade de lieutenant dans le régiment de cavalerie de l'armée, et très-grand renommé. Il s'aperçut aussitôt du désordre qui régnait dans les affaires de la maison; il se décida à changer tout cela, en introduisant l'ordre le plus parfait. Il commença par acheter une demi-douzaine de belles faucilles anglaises, fit peindre un numéro à chaque maison de paysan, et, en somme, s'arrangea de telle sorte qu'un bout de six mois, son bien fut mis sous le sequestre. La sage intello, confiée à un employé traité et à un capitaine en second dont l'milorme avait blanchi au soleil, extermina dans un court espace de temps jusqu'aux ongles et aux poignées. Les chaumières, qui étaient déjà fort penchées, tombèrent tout à fait en ruine. Les paysans s'habitèrent à boire, et s'enfuirent presque tous. Le propriétaire lui-même, qui, du reste, vivait en fort bons termes avec ses tuteurs, et buvait du punch en leur compagnie, ne venait que fort rarement dans son village, et pour fort peu de temps. Jusqu'à présent, il fréquente toutes les foires de la Petite-Russie, s'informe minutieusement du prix des denrées qui ne se vendent qu'en gros, comme le blé, le chanvre, le miel; mais il n'achète que des gazettes, telles que pierres à fou, poignons à nettoyer la pipe, et généralement tout ce qui ne dépasse pas la valeur d'un rouble.

NICOLAS GOGOL, auteur russe.

Traduction française inédite par M. LOUIS VARDOT.

Galerie Victoria au château d'Eu. — Salle de la Smala au Musée de Versailles.

Il y a aujourd'hui un mois que la reine Victoria, débarquée inopinément au Tréport, arrivait au château d'Eu. On sait aussi que le roi Louis-Philippe, répondant à cette gracieuse visite par une attention non moins délicate, conduisit aussitôt sa royale hôtesse dans la galerie qui porte son nom, galerie nouvelle construite en commémoration de la première visite de S. M. Britannique en 1845, et destinée à reproduire les scènes principales du séjour de l'auguste étrangère au château d'Eu, et du voyage du roi Louis-Philippe à Windsor.

C'est la gravure de cette galerie que *l'Illustration* présente ici à ses abonnés. Le moment choisi par l'artiste est celui où la reine Victoria, donnant le bras au roi, parcourt la salle, accompagnée de la famille royale et suivie de toute la cour.

Les peintures qui ornent cette galerie ont été, pour la plupart, improvisées comme la galerie même. Ses deux extrémités sont occupées, d'un côté, par le portrait de la reine d'Angleterre, placé entre ceux du prince Albert et de la reine des Belges, et, de l'autre côté, à droite et à gauche de la porte d'entrée, par les portraits du roi et de la reine des Français. La partie droite de la galerie est occupée par les tableaux représentant le voyage de la reine Victoria à Eu, et la partie gauche, par ceux représentant le voyage du roi à Windsor.

Les cinq portraits en pied ont été exécutés par M. Winterhalter. Quant aux peintures, au nombre de trente, reproduisant les épisodes de l'un et de l'autre voyage, elles sont dues au pinceau de MM. Allaux, Siméon Fort, Dauzats, Eugène



(Vase en orfèvrerie, donné par la reine d'Angleterre au roi, lors de son voyage au château d'Eu.)

Lamy, Morel-Fatio, Couder, Sebron, Marilhac, Eugène Isabey, Tony Johannot et Lepoittevin.

Tous ces artistes ont raconté à leur manière et reproduit avec beaucoup d'à-propos et de talent les incidents plus ou moins variés du voyage de S. M. Victoria en France et de l'hospitalité fastueuse qui lui fut donnée par le roi. C'est l'arrivée au Tréport, puis au château; c'est la présentation à la famille royale, puis la promenade en mer, la promenade dans le parc; c'est la collation, la revue, le concert et le spectacle; ce sont enfin les adieux et le départ.

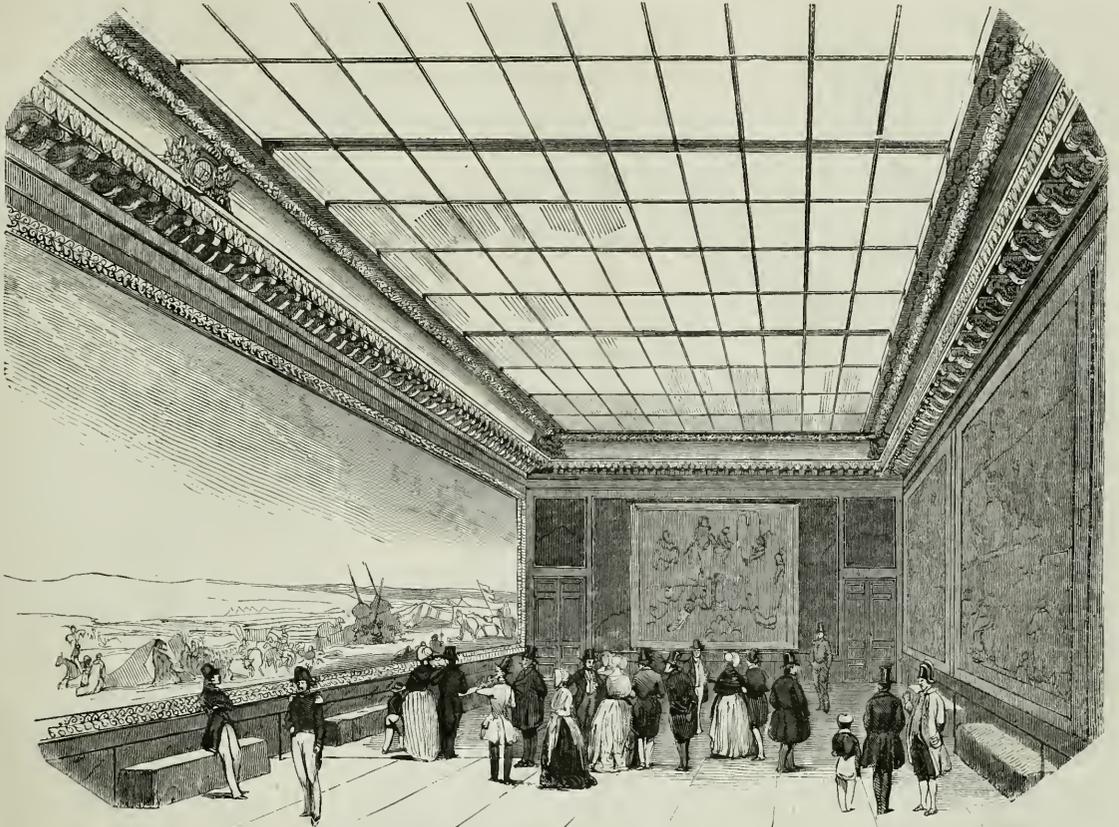
N'allons pas oublier de dire que Louis-Philippe a fait disposer, sous le portrait de la reine Victoria, le beau vase or et argent, figurant le combat de saint Georges contre le dragon, magnifique don de S. M. Britannique au roi des Français, dont nous donnons ici le modèle.

Le roi y a fait également placer les bustes de la reine Victoria, du prince Albert, du duc et de la duchesse de Kent, autres dons de S. M. Britannique, lors du voyage à Windsor. L'aménagement de cette galerie, exécuté tout entier en chêne sculpté, est d'un grand goût et d'une rare élégance. Toutes ces boiseries, rehaussées par de nombreux filets d'or, ont été faites avec la même promptitude que les peintures. Grâce à l'habile distribution du travail et à la prestesse de l'exécution artistique et de la main d'œuvre, en moins de dix jours ce prodige de célérité a été accompli.

Sans transition ni effort, et passant d'une merveille à une autre merveille, nous irons du château d'Eu au château de Versailles. Cette salle magnifique dont les lambris et les panneaux sculptés sont provisoirement recouverts par des tapisseries des Gobelins garnies de velours rouge à crépines d'or,



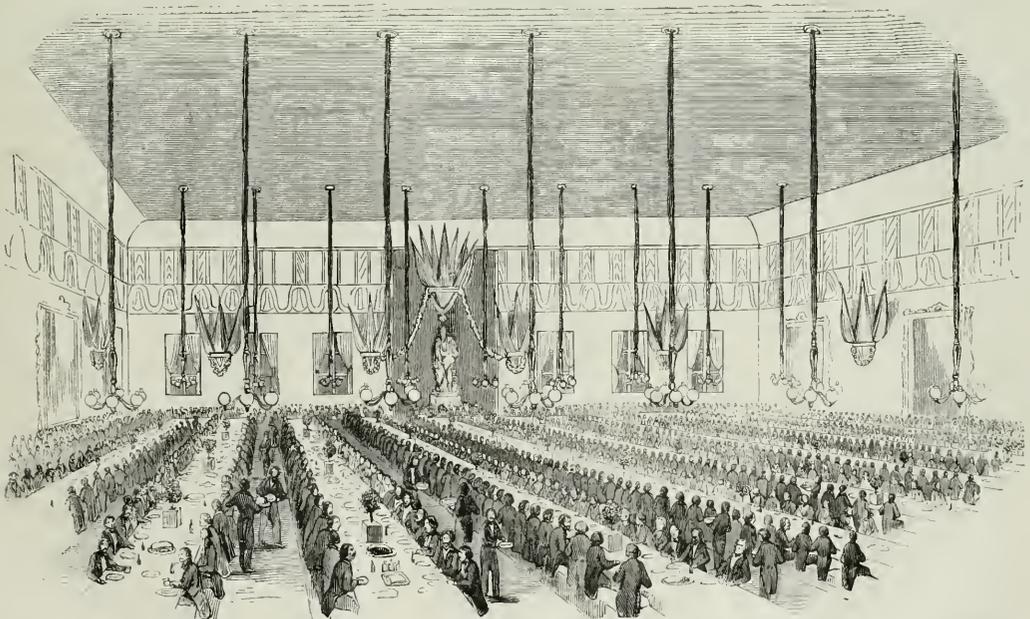
(La reine Victoria visitant la galerie construite au château d'Eu, en commémoration de son premier voyage.)



(Vue intérieure de la salle de la Smala, ouverte dans les galeries de Versailles.)

vous l'aurez reconnue tout de suite, c'est la salle de la Smala, ainsi appelée de l'immense tableau d'Horace Vernet qui a été cité l'admiration générale à la dernière exposition. L'an prochain, Isly et Mogador, que notre grand peintre de batailles termine en ce moment, viendront à leur tour prendre et occuper la place qui leur est réservée.

Banquet typographique.



(Banquet des maîtres imprimeurs et des ouvriers compositeurs typographiques. — Le 28 septembre 1845.)

Après la longue grève des ouvriers charpentiers à Paris et de différents corps d'état dans les départements, le banquet typographique emprunte aux circonstances un intérêt tout particulier. Il est consolant de voir, en regard des luttes désespérées entre le salaire et le capital, le pacifique tableau de la concorde qui doit unir les maîtres et les ouvriers.

Les événements qui se sont produits depuis six mois dans l'histoire du travail sont bien graves; ils ont fourni à la presse, qui en est encore émue, un élément de dissension sur l'organisation du travail, et peut-être amèneront-ils une solution prochaine de cet important problème. Les meilleurs esprits qui, en préoccuper, effrayés des symptômes que présentent les associations de résistance, tombent d'accord qu'aujourd'hui l'union intelligente des maîtres et des ouvriers peut seule en arrêter les énergiques développements. Il importe, pour cela, que l'intérêt du maître soit concilié librement avec celui de l'ouvrier, et que la fortune de l'un ne soit pas plus compromise que le salaire de l'autre. L'établissement d'un tarif de main-d'œuvre dans chaque corps d'état est le moyen temporaire proposé par les plus sincères opinions.

Bienheureuse est l'industrie qui vient, la première, donner aux travailleurs l'exemple d'une union solide entre les maîtres et les ouvriers. C'est le spectacle qu'offre aujourd'hui la typographie.

Fatigués de querelles inessantes auxquelles ils voulaient mettre fin, les maîtres et les ouvriers de cette industrie, appliquant le plus sage système d'élection, nommèrent une commission mixte qui soumit, après longue élaboration, un projet de tarif à la sanction de toute la typographie. Cette commission mixte, — le plus sage modèle des conseils de prud'hommes, — fut instituée en même temps pour juger les différends qui naîtraient entre les maîtres et les ouvriers.

Depuis deux ans, ce tarif des prix de main-d'œuvre, qui ne trouble en rien la liberté du travail et de la concurrence, est établi dans la plupart des imprimeries, protégeant les droits communs des maîtres et des ouvriers. L'union qu'il garantit entre eux vient d'être dignement célébrée.

Le banquet typographique devait avoir lieu le 14 septembre; mais, par suite de difficultés de la part de l'Administration dont nous avons peine à comprendre les motifs, l'époque en a été reculée, sans que ce retard pût altérer le bonheur que s'y promettaient cette grande famille de travailleurs.

Pour se faire une idée de ce banquet, il faut avoir pris place à cette table immense où se pressaient des convives si nombreux, qu'ils ne se comptaient plus; où les cœurs, comme les mains, applaudissaient à l'expression d'une pensée commune de reconnaissance, d'espérance et d'amitié; pour en comprendre le but élevé et moral, il faut y être entré pur de tout mauvais sentiment, il faut en être sorti meilleur et plus ferme dans l'accomplissement de ses devoirs. Patrons et ouvriers étaient là confondus, sans distinction de rang, tous, la joie au cœur, et pénétrés de ces données vertueuses qu'il faut respecter l'homme, quelle que soit sa condition sociale.

Le 28 septembre, à onze heures, dans le beau salon de M. Bagache, à la barrière de Sevres, plus de huit cents convives, sous la présidence de M. Guiraudet, s'élevaient pour prendre part à ce banquet fraternel. Sur les tables, de distance en distance, des caisses d'arbustes dont la terre était cachée sous des fleurs d'automne, portaient, dans leurs vertes branches, de petites orfèvres sur lesquelles étaient inscrits les noms de chaque imprimerie. Ces fleurs, ces arbustes, étaient ressortis avec plus d'éclat sur chaque piédestal des trophées de drapeaux aux couleurs nationales qui rappelaient à tous les cœurs la France, notre mère commune. Derrière le bureau du président, un piédestal, couvert de lauriers et d'immortelles, était surmonté d'une magnifique statue de Gutenberg, dont M. David (d'Angers), à l'occasion de cet anniversaire, avait honoré la typographie. Sous les plus des trophées, on lisait sur des inscriptions en lettres dorées, ces mots élogieux de vérité pour tous les cœurs, ces mots qui dominent tous les partis: *liberté, union, fraternité, progrès, égalité, travail*. C'était moins qu'une fête patriotique et plus qu'une fête de famille.

Pendant le banquet, un orchestre habilement conduit exécutait différents morceaux fort remarquables, entre autres deux chants typographiques, *l'Ère nouvelle* et *la Typographie*, dont les refrains mélodieux étaient répétés par toutes les voix. Puis après chacun des chants et des toasts, les applaudissements unanimes félicitaient pour saluer les paroles claires et vigoureuses qu'on venait d'entendre.

Comment ne pas s'associer à la pureté de sentiments de ces ouvriers entendant d'une voix vibrante un *Hymne au Travail*, dont les maîtres strophes invoquent le devoir avant le droit, le sacrifice avant le bien-être? Un jeune compositeur, M. Ed. Bonnet, est l'auteur de la musique de ce chant. Rarement l'inspiration fut-elle plus heureuse. C'est un morceau grave, religieux, d'une mélodie saisissante et digne en tout point du légitime succès qu'il a obtenu.

Comment rester froid spectateur en face d'un pareil tableau? Des ouvriers, la figure rayonnante, entourant leurs patrons qui participent à leur bonheur, ouillant peut-être, dans ce centre d'affection, un anneau de misère, et mêlant leur âme à la parole pleine d'espérance de leurs orateurs, de leurs chanteurs, ouvriers eux-mêmes, mais artistes improvisés dont les accents partent du cœur, dont l'expression est belle quelquefois, juste toujours?

Écoutez l'un d'eux qui s'écrie, en s'adressant à ses camarades: « La première vertu du travailleur, c'est l'amour de son métier... Aimons donc notre métier, non-seulement pour le pain qu'il nous donne à gagner, mais pour notre chère France, dont il n'est ni la première, ni la dernière gloire; aimons-le pour le bien qu'il a fait, pour le bien qu'il doit faire; aimons-le pour les bonnes pensées qu'il nous donne, pour les bonnes actions qu'il nous inspire. En développant l'intelligence, il amène le cœur, et, vous le savez, messieurs, si les bonnes pensées viennent du cœur, les bonnes actions en viennent aussi. »

En outre, s'adressant aux patrons et aux ouvriers de toutes les industries, commença ainsi:

Aujourd'hui que le *chemin pour soi* est érigé en système et présenté comme la meilleure doctrine, on voit des patrons, pour échapper aux rigueurs de la concurrence, en faire tomber le poids sur leurs ouvriers, dont quelques-uns ne supportent leur condition de salariés qu'en nourrissant

l'espoir comble de spéculer un jour sur le travail de leurs frères.

« Les uns et les autres oublient que le travail doit procurer à celui qui l'exerce les moyens de satisfaire seulement ses besoins moraux et physiques, et qu'il est avant tout un devoir imposé à tous les membres de la grande famille humaine. Est-il un homme au monde dont l'existence ne dépende du travail d'un autre homme? »

On ne peut plus douter de l'avenir et des hommes généreux qui le préparent quand on leur entend tenir un pareil langage.

« Le fait de l'accord entre maîtres et ouvriers, traitant sur un pied d'égalité parfaite, passera bientôt des mœurs dans la loi, et amènera la réforme de l'institution des prud'hommes, ce dernier vestige de la féodalité industrielle; cet accord empêchera les suspensions de travaux, causées aujourd'hui par les dissensions de salaires, et rendra au travail la stabilité si nécessaire, pour qu'il soit fructueux. Alors plus de grèves, plus de chômage si désastreux, et suivis souvent de condamnations plus désastreuses encore; on verra enfin disparaître cet abus de la concurrence, aussi ruinoux pour le maître que pour l'ouvrier. En rendant, par nos efforts, cette vérité vulgaire pour tous, nous aurons fait faire à l'industrie un pas dans la voie de l'organisation du travail, et élevé peut-être le premier jalou sur la route qui doit conduire à l'association industrielle, but de tous les travailleurs. »

Chaque ouvrier a dit emporter avec lui un souvenir de bonheur pour toute l'année. Quant à nous, qui sommes encore sous l'impression de ce beau spectacle, de ces paroles du cœur, nous croyons que le banquet typographique aura sur l'industrie tout entière une heureuse et féconde influence.

Chronique musicale.

La musique a fait cette année comme les avocats, les huissiers, les juges et les professeurs d'humanité: elle a pris des vacances, et, par contre-coup, elle nous en a donné. Grand bien lui fasse! Depuis le *Médecin*, qui a vu le jour au commencement d'avril, et qui est mort depuis longtemps, — le pauvre n'était pas viable, — l'Opéra-Comique n'a plus donné signe de vie. L'Opéra-Comique paraît disposé à ne donner désormais ni ouvrage nouveau que tous les deux mois.

Aucun opéra n'a été mis ni même remis au répertoire de l'Académie royale de musique depuis le commencement de la présente année 1845. Comme on voit, les théâtres royaux se reposent. Ont-ils tort? ont-ils raison? débitez-en, lecteur, selon votre goût et vos dispositions particulières.

À défaut de partitions nouvelles, on va du moins à l'Opéra un début assez intéressant. C'est celui de mademoiselle Julienne, qui s'est adaptée du premier coup aux rôles les plus importants, les plus difficiles, les plus dangereux du répertoire. Elle a joué déjà successivement celui de Rachel dans la *Joie*, et celui de Valentine dans les *Huguenots*. Mademoiselle Julienne n'a pas une *taille de reine*, et il y a des visages plus séduisants que le sien. Mais chante-t-on avec sa taille, on avec son visage? La nature lui a donné une voix superbe, de l'âme, de l'intelligence musicale et dramatique, du feu, de l'énergie; avec cela on ne peut manquer de devenir une artiste distinguée. Mademoiselle Julienne n'a pas encore une grande expérience du théâtre. Elle a besoin de compléter ses études. Plus tard ce sera sans doute une cantatrice habile; c'est déjà une jeune artiste pleine de sévérité et douée des plus heureuses dispositions. Le public, qui a su l'accueillir, lui a fait l'accueil le plus honorable et le plus encourageant.

Le Théâtre-Italien vient de se remouler dans la lice, armé de sa vieille armure, et monté sur un de ses vieux chevaux de bataille. Du reste, il a combattu avec son adresse, sa précision, sa vigueur accoutumées. On a fait fête à Mario, à Ronconi, à Lablache. On a nommé mademoiselle Grisi d'une pluie de fleurs plus ou moins parfumées. Puis on a écouté les *Partisains* avec ce plaisir qu'on éprouve à revoir un vieil ami dont on a été séparé pendant six mois. On a cru remarquer que la voix de Mario était plus sonore, mieux timbrée, plus fraîche, plus agréable enfin qu'avant son départ. Madame Grisi n'a gagné ni perdu. Lablache est toujours l'admirable artiste que nous savons; mais on mande parfois ce fameux enrouement qui lui a fait la respiration si courte. Quant à M. Ronconi, il paraît fatigué; sa voix est faible de temps en temps. On a quelque sujet de penser qu'à Madrid, où il est venu, il a souvent excéssé les partitions de ces compositeurs modernes qui ne connaissent plus d'autres moyens de succès que les cris et le vacarme instrumental. Le Théâtre-Italien nous fera bientôt faire connaissance avec ces maîtres fugueurs, les seuls pour qui les habitants de Milan et de Naples aient encore des oreilles. On nous annonce le *Nabucco* et l'*Ernani* de M. Verdi. Nous attendons impatiemment l'apparition de ce nouveau génie, qui est grand homme, à l'heure qu'il est, depuis les Alpes jusqu'à l'Etna, et depuis l'Adriatique jusqu'à la mer d'Étrurie.

Après la reprise des *Puritains* est venue celle de *Lucia di Lamermoor*, à laquelle le début de M. Moriani ajoutait un intérêt peu ordinaire. M. Moriani nous était connu depuis longtemps, mais seulement de réputation. Voilà dix ans, on peut s'en fier, que la renommée s'occupe de lui. Pendant que Rubini regardait sur la scène de Paris, M. Moriani passait pour le premier ténor qui fut en Italie. Ses grands succès l'ont fait appeler en Angleterre. Il vient d'y faire éclat l'emploi de premier ténor. Il retourne à Florence, et ne doit passer ici que quinze jours, pendant lesquels il a pris l'engagement de se faire entendre quatre fois. Il a commencé mardi dernier.

M. Moriani est évidemment un artiste d'un rare mérite. Sa voix n'est pas des plus fortes; mais il sait suppléer au volume du son par le timbre, et trouve toujours le moyen de se faire entendre. Il atteint avec une extrême facilité les notes

les plus élevées; il les soutient, il les *file* comme celles du *mezzano*. Vous cherchiez en vain un voix plus égale et d'une plus parfaite homogénéité.

M. Moriani joint à ces qualités beaucoup d'expression et de style. On ne saurait nier dans l'exécution vocale des intentions plus variées, des nuances plus fines et souvent plus inattendues. Ce dernier point lui a manqué. L'inattendu déroute parfois le public parisien, qui, en fait de musique, tient particulièrement à ses habitudes.

M. Moriani a changé quelques mouvements; il a dit une fois on deux, à demi-voix, ce que ses prédécesseurs avaient dit à voix pleine, et l'auditeur surpris est resté dans l'incertitude de sa cruauté, se demandant avec anxiété si l'on pouvait applaudir sans se compromettre. Et dans le doute, le plus souvent on s'abstient. M. Moriani a donc été accueilli d'abord assez froidement. Cette froideur a fait sur lui le même effet que sa manière nouvelle de chanter la musique de *Lucie* avait fait sur le public. Elle a dérangé ses habitudes. Il s'est refroidi par degrés; il est devenu timide et irrésolu; il n'a point osé se livrer, et par conséquent n'a eu sur ses auditeurs qu'une action incomplète. La sonorité même de sa voix a paru quelquefois altérée par le trouble où le chanteur était jeté par ce genre de nouveauté. M. Moriani a une revanche à prendre; mais nous ne doutons pas qu'il ne la prenne complète et éclatante: il a vraiment tout ce qu'il faut pour cela.

Pendant que M. Moriani s'arrêtait à Paris en allant en Espagne, madame Pauline Viardot-Garcia s'arrêtait à Berlin où se rendait à Saint-Petersbourg. Dans un concert donné dans la grande et magnifique salle du nouvel Opéra, elle obtint un si grand succès, que le roi de Prusse, venu de Postdam tout exprès pour l'entendre, la faisait prior de donner une représentation au Théâtre-Italien. Cette représentation improvisée s'est composée des second et troisième actes d'*Otello*, et de fragments choisis de *l'Elisire d'Amore*. Dans ces deux rôles si différents, madame Viardot a excité un enthousiasme inconnu à Berlin. Sa Maîtrise Frédéric-Guillaume l'a de nouveau fait prior, par un de ses chambellans, de rester un jour de plus et de chanter une dernière fois dans un petit concert intime au palais de Sans-Souci. « Il n'y eut jamais de triomphe plus complet et plus mérité, » dit, en terminant un long article d'éloges, le plus célèbre critique de l'Allemagne, M. Louis Kellbach.

Rubini a décidément renoncé au théâtre; il a écrit au directeur du théâtre impérial italien de Saint-Petersbourg qu'il passerait l'hiver dans sa villa de Bergamo.

Rosa et Gertrude.

(Suite — Voir t. V, p. 302, 378, 394, 406, 416, et t. VI, p. 6, 26, 12, 15 et 70.)

LXII.

Dependant, à quelques jours de là, je retrouvai chez les Miller pour leur faire ma visite de pasteur, et, les ayant mis à cette occasion sur le chapitre de ce qui s'était passé le jour de notre arrivée de Versoix, après que je leur en eus dit que j'avais eu lieu de m'expliquer plus tard leur apparente inhumanité par un motif respectable, celui de ne pas introduire chez eux des personnes qu'ils avaient des raisons, dans ce moment-là, de croire suspectes et inamiables, je m'attachai à les retirer de cette erreur en les mettant au fait de la situation véritable de ces dames et des indignes machinations qui avaient eu le déplorable effet de salir leur réputation et de les jeter dans la détresse. Les Miller se montrèrent aussi reconnaissants de ma démarche que touchés de mon récit, on sortit que j'eus le plaisir de leur rendre ma confiance et de recouvrer leur amitié. Mais comme nous continuions de nous entretenir sur le même sujet, Miller m'apprit que les membres qui l'avaient lui-même porté au roulage pour être expédiés à Paris se trouvaient encore déposés chez le commissaire auquel ils les avaient remis, et qu'ayant voulu en connaître le motif, on lui avait répondu que c'était en vertu d'un contre-ordre qui était arrivé deux ou trois heures après le départ simulé du jeune monsieur pour Paris. « D'autre part, ajouta la femme Miller, je tiens de source certaine que les marchands ayant tous été désintéressés par l'entremise d'un domestique de ce qui leur a pu nuire, nous la terreur continue de quelque odieuse vengeance, ou encore de quelque élat scandaleux fait à son intention, parce que la fille Marie n'ignore pas que c'est sur sa dénonciation qu'elle a été arrêtée. »

Ces deux nouvelles, en redonnant toute leur force à des inquiétudes dont je n'étais cru délivré pour toujours, me décidèrent à prendre un parti dont plusieurs fois déjà je n'avais été détonné que par la crainte bien naturelle d'ailleurs d'avoir compromis encore davantage la situation de mes deux jeunes amies en y intéressant la police elle-même. Cependant, comme je pouvais des lors préjuger que le jeune monsieur, après avoir échoué dans une tentative où il n'avait point figuré ostensiblement, ne manquerait probablement pas de revenir à Genève; et comme, d'un autre côté, je connaissais par expérience l'habileté consommée et la mécanique infernale de la fille Marie, il me parut que l'heure était venue d'aller à tout prix instruire la police des choses dont j'avais seul connaissance, afin de mettre sous sa sauvegarde aussi, non-seulement la sûreté de mes deux jeunes amies, mais la vie elle-même de Rosa, qui de nouvelles cousses comme celles auxquelles elle avait déjà été en butte, ne manqueraient pas de mettre en peril. A cet effet, je proposai à Miller de m'accompagner sur-le-champ au bureau de police, afin d'appuyer de son témoignage les choses qu'il avait été lui-même à portée de connaître aussi bien que moi, et après qu'il eut consenti

Garde nationale du grand-duché de Gérolstein.

(DESSINÉ D'APRÈS NATURE AUX FÊTES DE BONN.)



Escorte particulière du grand-duc (dans le chic Pomatowski).



Sir Walter Murph, commandant l'infanterie civile gran' d'ale.



Service funèbre en l'honneur de Beethoven



Royal-chourineur. Infanterie dans le goût algérien.



La schleg commission.



Bataillon de pupilles choisis parmi les cinquante-quatre plus beaux enfants de Géroldstein pour faire le service auprès de S. M. Britannique.



Un grand prix de rhum, député du conservatoire de Géroldstein.



La musique de la chapelle grand-ducale.



Le major Pipelet (des gardes de la Porte), attaché à l'état-major du hussard hongrois de Lutz.



Legion d'A'fall (allez A'fon; en français, tous singes).

ÉTABLISSEMENT DU BONHOMME RICHARD,

Dirigé par **BLAY** et Compagnie, Marchands Tailleurs.

Parait les maisons de commerce qui de nos jours ont pris le plus de développement, tant à l'intérieur qu'à l'étranger, il faut citer en première ligne l'établissement du *Bonhomme Richard*, place des Victoires (HOTEL TERNAUX).

Cette maison, montée sur la plus grande échelle, est restée jusqu'à présent sous rivalité. Elle doit sa supériorité incontestable à la vente de draps

renommés des fabricques Ternaux, dont elle a seule le privilège exclusif, et à la confection des vêtements, spécialement dirigée par M. ALEXANDRE BLAY (ci-devant place de la Bourse),

l'un des tailleurs les plus en vogue aujourd'hui. — Le consommateur trouvera donc réunis, dans les vastes magasins du *Bonhomme Richard*, les prix les plus modérés marqués en chiffres

rouges et un assortiment considérable de marchandises en tous genres, ainsi qu'un grand choix de vêtements tout faits. — *Toutes les ventes se font à prix fixe, comptant sans escompte.*

HENRI HERZ

Facteur du roi, rue de la Victoire, 58. — Médaille d'or 1844.

PIANOS DROITS, cordes droites, six octaves trois quarts, trois cordes, Prix net, 700 fr.
PIANOS DROITS, cordes obliques, six octaves trois quarts, trois cordes. Prix net, 800 fr.
PETITS PIANOS A QUEUE, approuvés par l'Institut royal de France. Prix net, 1,600 fr.



Mme LACOMBE, rue Boucher, 4, au premier, près le Pont-Neuf, donne tous les jours chez elle des consultations sur le passe, le présent et l'avenir. Elle se rend aussi chez les personnes qui veulent bien l'honorer de leur confiance.

FOURNEAUX TERMO-LAM-PES, à l'usage de la cuisine. — La fonte se porte tous les jours au Palais-Royal, peristyle Valois, pour les voir fonctionner, et à la fabrique de M. A. DUMAS, breveté, entrepreneur d'appareils à gaz, rue Saint-Hippolyte, 270.

APPAREIL AIME

de SARCOPLASTIQUE *rajeunissant de 15 ans.*
AIME DE REVERS-ME DENTISTE

DE PLUSIEURS COURS, ET PROFESSEUR DE GÉOMÉTRIE DENTAIRE.
A l'aide de cet *Appareil unique*, M. AIME enlève à l'instant même les rides les plus prononcées du visage, et donne aux physiocrates, si méprisés qu'ils soient, l'apparence de l'embouppement et de la jeunesse. M. AIME est aussi LE SEUL Dentiste qui pose les dents et râteliers perfectionnés sans extraction (sans douleur d'émouvement enlevant la douleur et arrachant la carie), et qui ne se sert pas de crochets, de ressorts, ni de ligatures; ce qui lui a valu plusieurs récompenses honorables. *Circonvolutions de ses râteliers en vingt quatre heures*, M. AIME met que quatre à la disposition des personnes qui désirent le consulter. (Ecrire) — 33, GALEHIE VERC-DODAT. Voir ses ouvrages d'exposition, même galerie, 28 et 33.

LE CHOCOLAT MÈNIER

comme tout produit avantageusement connu, a excité la cupidité des contrefaçteurs. Sa forme particulière et ses enveloppes ont été copiées, et les médailles dont il est revêtu ont été remplacées par des dessins auxquels on s'est efforcé de donner la même apparence. Les amateurs de cet excellent produit voudront bien exiger que le nom MÈNIER soit sur les étiquettes et sur les tablettes.

Dépôt, passage Choiseul, 21, et chez un grand nombre de pharmaciens et d'épiciers de Paris et de toute la France.

ODONTINE et ÉLIXIR ODONTALGIQUE

L'instruction qui accompagne ces nouveaux dentifrices donne la raison de leur supériorité sur tous ceux employés jusqu'à ce jour.

DÉPÔT A PARIS, CHEZ M. FAGUET, RUE RICHELIEU, 95; ET CHEZ TOUTES LES PARFUMIÈRES ET COIFFETTES DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER.

ÉDITION AU MÊME PRIX QUE LES CONTREFAÇONS BELGES DES OEUVRES DE M. EUGÈNE SUE.

A UN FRANC LE VOLUME

Les œuvres complètes de M. EUGÈNE SUE se composent aujourd'hui de 61 volumes in-8, à 7 fr. 50 cent., dont le prix total serait de 527 fr. 50 cent.

Chacun de ces volumes, réimprimé dans le joli format in-18 que les bibliophiles connaissent sous le nom de format Cazin, sur beau papier vélin glacé, coûtera 1 franc.

Cette édition, magnifiquement imprimée, revue avec le plus grand soin, sera d'une parfaite correction et ne ressemblera que par le prix aux contrefaçons belges.

PAULIN, Éditeur, rue Richelieu, 60.

OEUVRES DE M. EUGÈNE SUE.

- 61 VOLUMES IN-18, FORMAT CAZIN, A UN FRANC LE VOLUME; chaque vol. contenant la matière d'un vol. in-8° de 7 fr. 50 c.
- LA SALAMANDRE, 2 vol., 2 fr. — LA COLGARATCHA, 3 vol., 3 fr. — BILEYANT, 2 vol., 2 fr. — DEUX HISTOIRES, 2 vol., 2 fr. — PLUCK ET FLOCK, 1 vol., 1 fr. — ATAN-GULL, 2 vol., 2 fr. — LA VIGIE DE KOATVEN, 1 vol., 1 fr. — THERÈSE BUNOYER, 2 vol., 2 fr. — LA TRÉBUCHONTE, 2 vol., 2 fr. — PAULA MONTI, 2 vol., 2 fr. — LE BORNÉ AU DIABLE, 2 vol., 2 fr. — LE COMMANDER DE MALTE, 2 vol., 2 fr. — MATHILDE, 6 vol., 6 fr. — ARTHUR, 4 vol., 4 fr. — LES MYSTÈRES DE PARIS, 10 vol., 10 fr. — LE MARQUIS DE LÉTOURNE, 1 vol., 1 fr. — JEAN CAVALIER, 4 vol., 4 fr. — LE JUIF ERRANT, 10 vol., 10 fr.
- CHAQUE VOLUME DE 250 A 300 PAGES.

A UN FRANC LE VOLUME

LES MYSTÈRES DE PARIS, 10 volumes in-18, format Cazin, 10 fr. — MATHILDE, 6 volumes in-18, 6 fr. — ARTHUR, 4 volumes in-18, 4 fr. — LA SALAMANDRE, 2 volumes in-18, 2 fr. — LE JUIF ERRANT, 10 vol. in-18, 10 fr., sont sous presse. Il paraîtra 1 vol. par semaine, et les *Oeuvres complètes* de M. EUGÈNE SUE seront entièrement publiées dans ce format avant le mois de mars prochain.

Tous les ouvrages se vendront séparément; on n'est pas obligé de souscrire pour les *Oeuvres complètes*.

PAULIN, Éditeur, rue Richelieu, 60.

En vente par livraison, chez **J.-J. DUBOCHET, LECHEVALIER & Co**, éditeurs, rue Richelieu, 60.

JÉRÔME PATUROT A LA RECHERCHE D'UNE POSITION SOCIALE,

Par Louis Reybaud.

Édition illustrée par **J.-J. GRANDVILLE**, publiée en 30 livraisons à 50 cent.

Chaque livraison sera composée de 16 pages grand in-8, avec trois ou quatre dessins dans le texte, et d'une ou deux grandes gravures à part. — En payant d'avance, on recevra les 30 livraisons franco à domicile à Paris. Pour les départements, ajouter 3 fr. 50 cent. au prix de l'ouvrage.

EN SOUSCRIPTION.

HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE, PAR LE SAGE;

Précédée d'une Notice sur l'auteur, par CHARLES NODIER; ornée de 600 dessins par GIGOUX, gravés sur bois et imprimés dans le texte. 1 vol. grand in-8 Jésus. 45 fr. Nouvelle édition augmentée de la traduction de *Lazarille de Tormes*, traduit par LOUIS VIARDOT, illustré par MEISSONNIER. — Prix de la livraison, 40 centimes.

Librairie de CHARLES HINGRAY, éditeur, 10, rue de Seine.

OUVRAGE ILLUSTRÉ COMPLET.

HISTOIRE D'ANGLETERRE,

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'AU COURONNEMENT DE LA REINE VICTORIA,

Par M. le baron de Roujoux,

Publiée par M. A. MAINGUET, sous la direction archéologique de MM. TAYLOR et C. NODIER.

Ouvrage orné de 500 gravures sur bois, de 50 grandes gravures tirées à part et de 6 cartes géographiques représentant l'Angleterre à ses différentes phases. 2 vol. in-8, Jésus. — Nouvelle édition, entièrement refondue, et mise au courant des meilleurs travaux historiques publiés en Angleterre. — Prix, brochures, 50 fr. — Prix, reliés à l'anglaise, avec fers et dorés sur tranché, 40 fr.

PAULIN, éditeur, rue Richelieu, 60.

ITINÉRAIRE DESCRIPTIF ET HISTORIQUE DE LA SUISSE,

Du Jura français, de Baden-Baden et de la Forêt-Noire, de la Chartreuse de Grenoble et des eaux d'Aix, du Mont-Blanc, de la vallée de Chamouny, du grand Saint-Bernard et du Mont-Rose. Avec une carte routière imprimée sur toile, les armes de la confédération suisse et des vingt-deux cantons, et deux grandes vues de la chaîne du Mont-Blanc et des Alpes bernoises; PAR ADOLPHE JOANNE.

Un vol. in-18, contenant la matière de cinq volumes in-8° ordinaires. Prix: brochure, 10 fr. 50 cent.; relié, 12 fr.

Mise en vente de la 60^e et de la 61^e Livraison.



EUGÈNE SUE
LE
**JUIF
ERRANT**
ILLUSTRÉ PAR
GAVARNI
80 LIVRAISONS A 50^c
PAULIN
RUE RICHELIEU, 60

Le tome 10^e et dernier de l'édition in-8° est en vente.

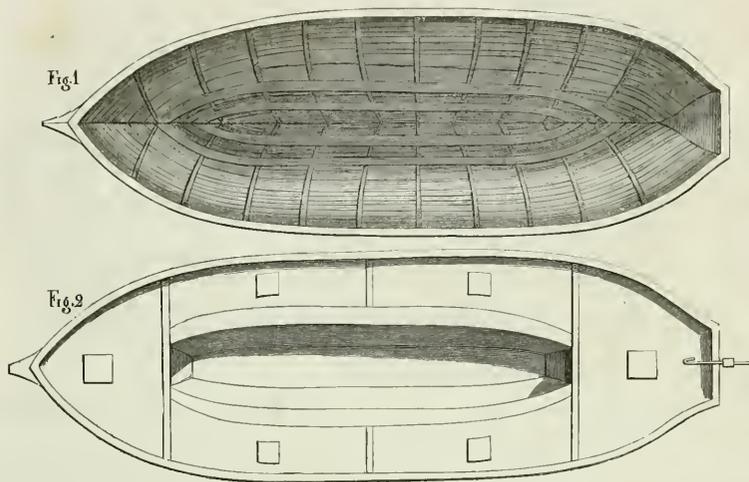
Canot de sauvetage insubmersible.

M. Poitrat, ingénieur auteur de diverses découvertes mathématiques et industrielles, ayant tout récemment imaginé un nouveau système de canot de sauvetage, avait invité lundi dernier le public à assister aux expériences destinées à démontrer l'insubmersibilité des appareils qui constituent son invention.

Fils d'un ancien marin, M. Poitrat, témoin d'une foule d'événements dus au peu de sécurité qu'offrent les embarcations

à quille, se trouva dès sa jeunesse, sous la préoccupation d'une combinaison à trouver qui, sans nuire soit aux embarcations, soit à leurs manœuvres, pût les mettre dans un état d'insubmersibilité tel, que les harlis-marins qui confient leur existence à ces frêles coquilles fussent certains de conjurer les dangers dont ils sont menacés en tous temps.

En étudiant la construction ordinaire des canots, M. Poitrat fut d'abord frappé de l'imperfection résultant : 1° du vide



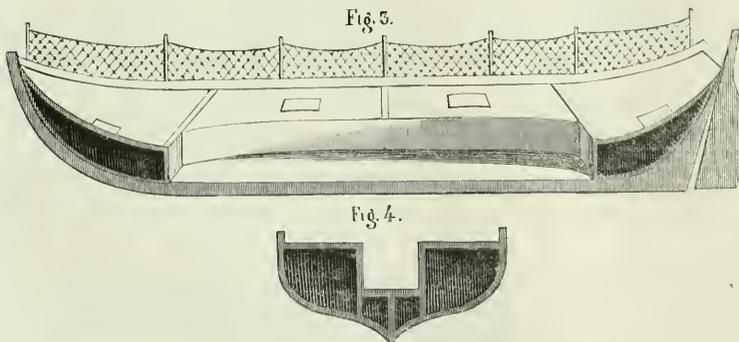
laissé dans leurs flancs sans aucune utilité pour la navigation et les passagers; 2° du placement des banquettes transversales dont l'enjambement forcé, pour aller d'un bout à l'autre de l'embarcation, lui imprime un mouvement d'oscillation capable de la faire chavirer.

Pour parer à ces dangereux inconvénients, M. Poitrat a eu recours à la compression de l'air dans une série de caissons ou appareils, sans solidarité des uns avec les autres, qui peuvent être appliqués à toute espèce d'embarcations préexistantes comme aussi construits avec elles.

Ces appareils, ajustés dans la coque ordinaire d'un canot,

forment à l'intérieur des bordages une sorte de demi-pont, et présentent la forme d'une banquette circulaire sur laquelle les passagers se placent commodément; cette espèce de banquette offre dans son centre et sur ses côtés un passage assez large pour que les marins chargés du service puissent circuler facilement soit au milieu, soit autour de l'embarcation.

Les divers compartiments des appareils, en outre de l'air qu'ils renferment, peuvent contenir des effets ou provisions pour le voyage, et l'expérience a prouvé que, grâce à leur isolement, quelques-uns d'entre eux pourraient, dans une



avarie, faire une voie d'eau sans que l'embarcation fût exposée à sombrer.

Les essais sur la Seine, annoncés par M. Poitrat en aval du pont Royal, ont parfaitement démontré l'insubmersibilité du nouveau système de sauvetage; en effet, cette embarcation, renversée à plusieurs reprises et de vive force au moyen de cordes fixées au bout de son mâit, et donnant dans cette position un libre accès à l'eau du fleuve, s'est toujours relevée avec vivacité pour reprendre sa position naturelle de quelle elle a été abandonnée à elle-même; rempli d'eau, privé de son gouvernail et monté de plusieurs personnes nissant leurs efforts pour le submerger par un mouvement d'oscillation

qui faisait tour à tour disparaître chaque bordage, le canot est resté insubmersible et s'est toujours retrouvé sur sa quille.

De cette victorieuse résistance à des épreuves répétées et capables de faire sombrer toute autre embarcation, nous avons dû conclure que les appareils de M. Poitrat présentaient des avantages de nature à attirer l'attention de M. le ministre de la marine, qui chargera probablement une commission d'examiner si ces ingénieuses combinaisons appliquées sur une plus grande échelle, offrent la solution d'un problème qui intéresse à un si haut degré la population maritime de la France.

Correspondance.

A. M. Félix, à Londres. — Vous serez satisfait incessamment.

A. M. T., à Gand. — Nous ne pouvons pas être de votre avis, monsieur, car vous êtes en contradiction avec la plupart de ceux qui veulent bien également nous conseiller. Cependant votre bienveillance nous fait un devoir de vous remercier et de faire notre possible pour entrer dans vos vues et vos préférences.

A. M. Z.-P. X., à Limoges. — La solution est bonne; mais vous nous permettez, monsieur, de dire que ces sortes de choses s'expriment mieux en chiffres qu'en prose, et mieux en prose qu'en vers.

A. M. B. de F., à Paris. — La manufacture des tabacs est comprise dans la série des grands établissements industriels que nous avons commencée. Nous renvoyons les documents nécessaires, et recevrons volontiers ceux que vous auriez en votre possession sur ce curieux sujet.

A. M. J. E., à Strasbourg. — Il faut à toute chose l'â-propos. Il nous a paru que l'â-propos n'existait pas ou n'existait plus, mais qu'il pouvait revenir. Vous pouvez, d'ailleurs, monsieur, si vous le croyez bon, faire reprendre vos gravures.

A. M. C.-J. P. — Vous relevez, monsieur, avec raison une faute qui se trouve au n° 455 de l'Illustration, dans un article bibliographique sur plusieurs brochures relatives à l'homœopathie. Il est reconnu que c'est le mot dilution qui doit être substitué au mot délection dans cet article. Vous avez pu voir que le rédacteur de cet article, pour être d'un avis très-différent du vôtre sur le mérite de l'homœopathie, sait assez bien la question, et qu'il ne peut être responsable de cette faute, corrigée sur son épreuve, mais maintenue obstinément par les compositeurs et les correcteurs, auxquels il faut nous en prendre.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

Aussitôt que le dessert apparaît sur la table, les enfants sautent et l'attent des mains.



On s'abonne chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 4, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, libraire-éditeur commissionnaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-Impériale; Gostinof-Dvor, 22. — F. BELLIZARD et C^e, éditeurs de la Revue étrangère, au pont de Police maison de l'église hollandaise.

A ALGER, chez BASTIDE et chez DUBOS, libraires.

Chez V. HERBERT, à la NOUVELLE-ORLÉANS (États-Unis).

A NEW-YORK, au bureau du Courrier des États-Unis, et chez tous les agents de ce journal.

A MADRID, chez CASIMIR MONTER, Casa Fontana de Oro.

JACQUES DUBOCHET.